

Le QUARTIER

LALIN

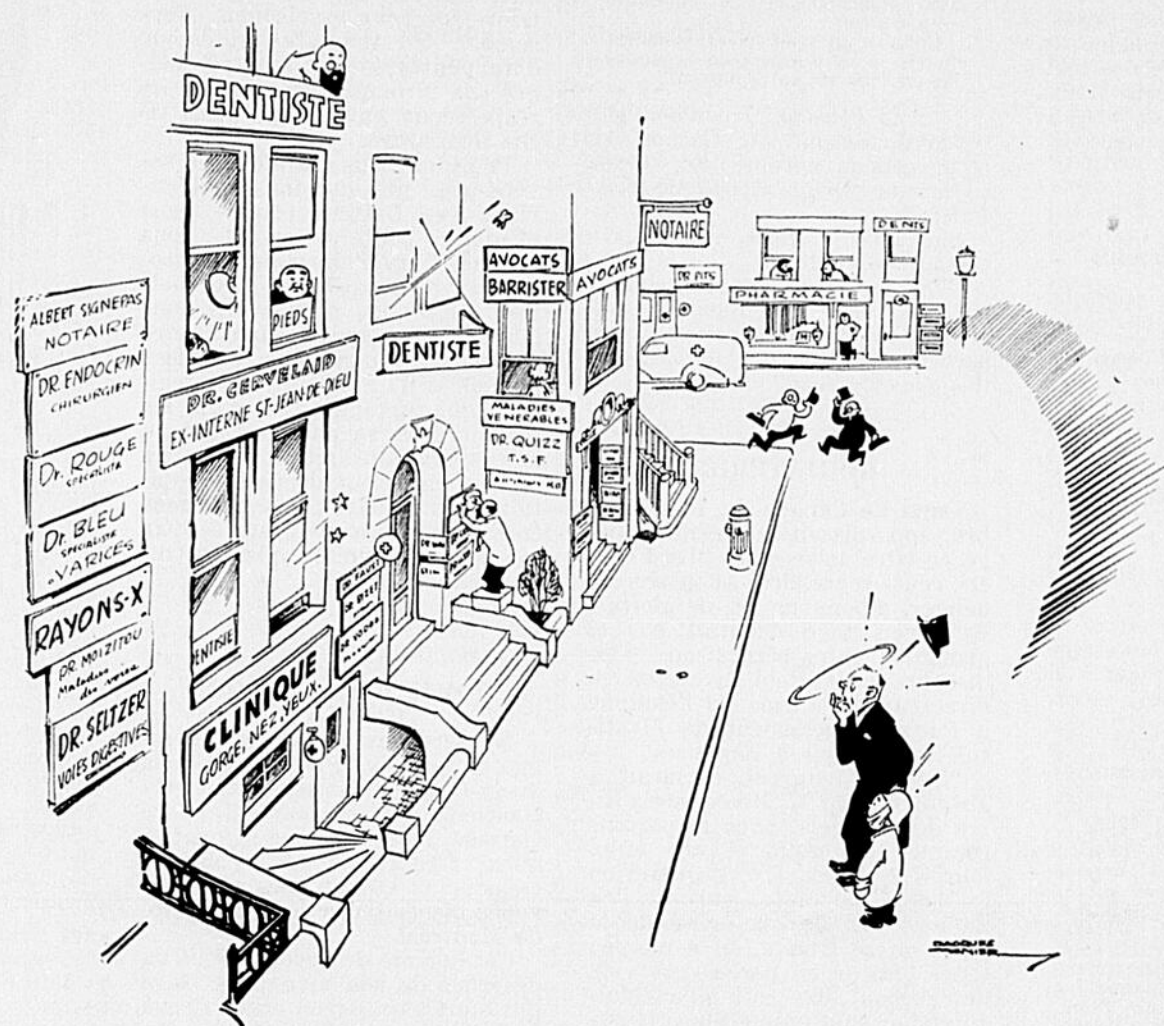
Directeur: MAURICE BLAIS

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: GASTON POULIOT

A LIRE DANS CE NUMERO

L'OEIL DE CARABIN	
EN FLANANT DANS LA VILLE	A. ROCHEFORT
QUELQUES DATES LITTERAIRES	M. B.
LAVAL	MARCEL CARON
LES ETUDIANTS ANGLO-CANADIENS	XXX
"LE GRAND MEAULNES"	CLAUDE LUSSIER
SAGESSES	
RENAITRE	GEORGES DUFRESNE
INTROSPECTION ET RETROSPECTION	PAUL DAGENAIS-PERUSSE
QU'EST-CE QUE LA MUSIQUE?	MAURICE CHARTRAND
"ALTITUDE 3200"	C. D.
AU LADIES' MORNING MUSICAL CLUB	LORRAINE GABOURY
RECRUESCENCE DE MUSIQUE FRANÇAISE	G. A.
LES TROIS ELEMENTS DE NOTRE DEMAIN	JACQUES FONTAINE
RIEN QUE LA GUERRE	GUY GENEST
"CRUELLE ATTENTE" (roman)	EMILIEN LABELLE
HOCKEY ET NON... TRUST!	MAURICE GAUDRY
PLAIDOYER EN FAVEUR DU CIVISME	ROGER RACINE



"MOI, QUI VOULAIS TE FAIRE INSTRUIRE..."

BILLET DE LA SEMAINE

NOUS... LES FEMMES

"Les femmes raisonnent avec leur cœur", nous répète-t-on souvent. Il faut bien l'avouer, c'est vrai, et... nous n'y pouvons rien. L'homme pense, analyse, raisonne, déduit; la femme est toute sensibilité, toute intuition, toute spontanéité! Tandis que le premier perçoit ses idées dans le fin creuset de son intelligence et les développe méthodiquement, choisissant les mots qui les habilleront le mieux, la femme, elle, à cause de son tempérament spécial et de sa trop fertile imagination, "éprouve" si je puis risquer l'expression, des idées, s'en délire, plus qu'elle ne les exprime, en un torrent de mots qu'elle jette à la volée dans sa loquacité coutumière!... Et, croyez-moi, il n'y a là rien de vexant. J'imagine même que le Créateur a savamment dosé les éléments de ces deux esprits pour qu'ils produisent en s'alliant le plus parfait mélange, et pour que la dite sensibilité féminine apporte une variante, qui sait, peut-être un complément à l'inextinguible et profonde logique du cerveau masculin.

Alors, pourquoi vouloir aller à l'encontre de cet ordre intellectuel? Pourquoi vouloir y changer quelque chose? D'ailleurs, la femme est ainsi depuis le commencement des temps, et malgré les évolutions successives de tous les siècles, en dépit de toutes les influences heureuses ou néfastes qu'elle a subies, elle demeure et demeurera inchangée. Cette manière de penser constitue un de ses caractères profonds qu'elle ne saura jamais modifier. Le tenterait-elle qu'elle essuierait le plus lamentable échec: celui de n'être plus "femme" tout en n'étant pas encore l'homme envié...

De grâce, ne devenons pas de ces androgynes ridicules sinon pitoyables!... Soyons et restons des femmes! Même si notre action, en ce monde moderne, déborde les cadres du foyer et s'étend bien au-delà de la vie familiale; même si nous est maintenant donné d'exercer nos activités dans tous les domaines, depuis celui de l'usine et du bureau, jusqu'à celui des carrières libérales et celui même, hélas! de la vie politique. Restons des femmes, avec toutes les caractéristiques de notre esprit!... Les hommes nous pardonnent d'ailleurs très généreusement les défauts qui accusent notre faiblesse... Néanmoins, sans attacher trop de foi à leurs galants propos, travaillons à corriger... disons... les défauts de nos qualités, développons ces dernières au maximum, et, au lieu d'une mauvaise copie ou d'une malheureuse transformation, nous approcherons la perfection dans notre genre.

Et, pas difficile. Nous n'aurions qu'à réfléchir un tout petit peu plus, et... à parler un tout petit peu moins; à mettre de temps à autre la bride à notre imagination; à nous méfier parfois de nos intuitions sans les mésestimer cependant; enfin, à ne jamais étaler, même si secrètement on y croit, nos pressentiments en général plus funestes que joyeux, et qui ont le don, paraît-il, d'exaspérer les gens sérieux et pondérés...

D'autre part, soyons fibres de notre délicatesse d'esprit et cultivons-la jusqu'aux plus fines subtilités (la ruse même sera parfois justifiée, étant notre façon à nous de faire de la diplomatie). Sans rougir de notre vive sensibilité, employons-la à augmenter et à élargir sans cesse notre grande compréhension, réputée inégalable dans le domaine compliqué des sentiments... Et puis, prenons bien garde d'étouffer sans examen préalable sérieux, les chauds enthousiasmes, les grands appels, les généreux emballements et même les engouements apparemment inexplicables si fréquents chez nous!... Tout cela, canalisez et ordonnez en vue d'une fin peut servir efficacement et même devenir la source lointaine et ignorée, mais quand même réelle de quelque belle et grande œuvre...

Et puis, laissons donc aux hommes le monopole des arts, des affaires et des sciences, et occupons-nous d'exceller sur le terrain qui nous est propre... Veillons à ce que cette influence qu'on nous reconnaît, douce et insinuante comme un parfum, ne cesse d'être agissante et bienfaisante dans tous les milieux où nous sommes appelées à vivre...

M. Vauvenargues, un personnage très sensé et digne de confiance, a eu un mot très heureux à notre endroit. Imaginez qu'il a écrit: "Les grandes pensées viennent du cœur"... Alors, vite, construisez le syllogisme classique: or, les femmes raisonnent avec leur cœur, donc...

DÉBAT MCGILL - MONTREAL AU PLATEAU JEUDI, LE 28 JANVIER

PRO DOMO

par GASTON POULIOT

De la légende de l'idyllique sort qu'en ces temps de désolation, ô insolence, nous nous ménagerions à l'Université, il convient peut-être une fois de plus de faire justice.

Favorisés de privilèges que nous nous gardons bien de méconnaître, notre situation n'est pourtant pas si dorée qu'on tend à le croire. De l'universelle tribulation de l'heure notre status d'étudiants ne nous immunise point. Adonnés en effet à une forme d'activités qui exigent un sentiment de parfaite sécurité, une grande paix de l'esprit et beaucoup de confiance en l'avenir, il se trouve que les conditions dans lesquelles nous devons actuellement travailler se situent tout juste aux antipodes de celles-là.

La préparation d'une carrière et d'une vie, sur quoi reposent non seulement notre bonheur individuel, mais, nous nous en rendons compte sans aucune prétention, l'équilibre de la société dont nous serons, n'est pas telle chose dont on dispose en cinq secs, dans le tumulte et l'inquiétude. Et cette indispensable assimilation de la branche du savoir que chacun de nous s'est assignée et cette conquête d'une forte personnalité, en somme cette relative domination de notre destin vers laquelle nous tendons, si en dépit de tout nous y parvenons, ce sera de haute lutte et à travers d'indéniables souffrances.

Certes, nous ne sommes pas encore directement atteints dans notre chair. Mais, outre que nous participons comme le reste de nos compatriotes aux privations de toutes sortes, au malaise intellectuel qui sont le lot d'un peuple en guerre, une foule de menaces pèsent sur nos têtes. Quelque insuccès aux examens ou même une simple décision des autorités peut suffire demain à retirer de l'Université bon nombre d'entre nous pour les diriger vers le camp d'instruction militaire, en bon français, à mutiler des vies, — sinon des corps, — à ruiner d'un seul coup des espoirs édifiés au prix de dix ou quinze années d'études et de sacrifices. Et ce, tandis que les étudiants de certaines facultés voient comprimer leurs années d'études au point de devoir absorber les matières à l'avalanche, avec des possibilités d'assimilation réduites d'autant, et tout en restant soumis aux mêmes risques des mêmes examens.

Que, malgré cela, tout aille bien et que nous parvenions au terme de nos études: les diplômés des facultés non essentielles, si férus soient-ils de philosophie, de droit ou de sciences commerciales, si prêts qu'ils soient à se lancer dans la vie, à mettre en oeuvre leur frais bagage de connaissances, l'Armée les cueillera. L'Armée leur apprendra à tuer d'autres hommes, et pour un temps indéfini ils devront s'employer à tout autre métier que celui auquel ils se sont consacrés et dont ils espèrent bâtir leur vie. Et après? Après, ils savent bien ceux-là que, s'il y a pour eux un Après, la carrière, oubliée un an, deux ans peut-être, a quelque chance d'aller à vau-l'eau.

Ceux des facultés dites essentielles: l'Armée les cueillera encore et s'ils ne sont pas, eux, détournés de leur profession, leur établissement à eux aussi est indéfiniment différé, leur tête et leur santé sont mises au jeu.

Et si notre oeil perce ce fatras de sinistres éventualités, si nous posons un instant que nous sortirions indemnes de l'Aventure, l'avenir à envisager n'est guère réjouissant. Dans une époque en déroute, susceptible de tous les bouleversements, s'inscrira notre vie. Un pays diminué, plus que jamais divisé contre lui-même, et où tous les préjugés et tous les ferments de perturbation auront été propagés comme à plaisir, sera notre unique champ d'action.

On ne danse pas impunément, et pendant des années, la farandole des milliards. On n'arrache pas sans dégâts les paysans des campagnes et les mères des foyers. On ne taxe pas sans appauvrissement la vie et la santé de tout un peuple. La fumisterie et le faux-fuyant politiques ne se pratiquent pas des années durant sans ébranler gravement la confiance populaire.

Non, l'avenir qui sera le nôtre est lourdement grevé. Le séjour à l'armée de centaines de mille des nôtres, le travail aux usines de nos soeurs et de nos mères, l'abandon des petits à la rue nous préparent une belle génération de loques physiques et morales. Les volte-faces répétées de nos gouvernements ajoutées au spectacle de pays se louangeant jusqu'à la pâmoison hier pour s'entre-dévoier aujourd'hui, ajouté au prestige croissant des idées communistes, ne sont pas pour parer au lamentable désordre des esprits. Car nos chefs ont pris l'habitude de promettre en blanc ce qu'ils ont l'intention d'exécuter en noir. Alliés, hier, de la France et de la Finlande, ennemis jurés de la Russie communiste, nous devons soudain nous muer en croisés pour le salut de cette même Russie, en adversaires de la Finlande et quasi de la France.

Et dans l'ordre économique, on ne peut raisonnablement imaginer que la libération de notre économie des laisses gouvernementales, la réadaptation de notre industrie aux besoins des temps de paix, la redistribution du capital humain et le paiement de nos astronomiques dettes de guerre s'opéreront sans heurts et sans périls.

De plus, nous ne pouvons, nous du Québec, considérer sans appréhensions l'exaspération du sentiment anti-français, qu'à leur profit certains clans ont réussi à étendre par tout le Canada et jusqu'aux Etats-Unis, de même que le retour des vieux projets d'immigration et de centralisation, ce dernier déjà fortement amorcé.

Sans doute, nous ne serons pas les seuls à souffrir de cet état de choses, mais il semble qu'il prenne un jour plus tragique encore pour nous, dont l'entrée dans la vie active coïncidera précisément avec le point culminant de cette crise, et qui devons, si nous ne récusons nos responsabilités, constituer les rouages essentiels de la société de demain.

Telles sont les perspectives qui agrémentent notre actuel séjour à l'Université...



L'OEIL de CARABIN

AH! CES ANCIENS!

D'une modeste revue (Intérim) nous extrayons ces sages conseils. C'est Tite-Live qui les prête au grand général romain Paul-Emile (Annales, XLIV, 22, trad. H. Berthaut):

Paul-Emile conseille au peuple de ne pas écouter les stratèges en chambre.

Dans toutes les réunions, et même, les dieux me pardonnent! dans tous les festins, il est des gens qui conduisent les armées en Macédoine: ils savent où il faut camper, quels postes il faut occuper militairement, quand et par quel défilé il faut entrer en Macédoine, où établir des magasins, par où peuvient, sur terre comme sur mer, être amenés les convois, à quelle minute il faut livrer bataille à l'ennemi, quand il est préférable de rester en repos. Et ils ne se bornent pas à régler les opérations; au moindre mouvement contraire à leurs décisions, ils accusent le consul. Ils l'assignent pour ainsi dire au tribunal. Ce sont là de sérieuses entraves pour ceux qui ont à agir...

Je ne suis pas homme à mettre les généraux au-dessus de tout avis, loin de là. En est-il un qui ne veuille toujours prendre conseil que de lui-même? C'est à mes yeux, un orgueilleux plutôt qu'un chef prudent. Mais que voulez-vous? me dira-t-on. D'abord ce sont les hommes compétents, les spécialistes de l'art militaire, les gens instruits par l'expérience qui doivent conseiller les généraux; ce sont ensuite les hommes qui figurent dans l'action, qui voient de leurs yeux les pays, l'ennemi, les moments favorables, qui, embarqués, on peut dire, sur le même bateau, ont leur part des dangers. S'il est donc un citoyen qui croit sincèrement pouvoir me donner un conseil utile à l'intérieur public, dans l'expédition que je vais entreprendre, qu'il ne refuse pas son concours à l'Etat: qu'il vienne avec moi en Macédoine. Navire, cheval, tente, provisions de route même, il aura tout de ma main. Mais pour celui qui n'a pas le cœur de le faire, qui préfère le doux loisir de la ville aux fatigues de la guerre, qu'il ne veuille pas, sans quitter la terre, prendre le gouvernement! La ville offre par elle-même assez de sujets de conversation; qu'il limite là son besoin de parler. Nous autres, qu'il ne sache, nous nous contenterons des conseils donnés devant l'ennemi.

LA RELIGION DEMOCRATIQUE

Le journal qui se dit "le défenseur de l'unité canadienne, de l'esprit chrétien et de la morale universelle", et qui, au nom de cette mystérieuse trinité, prêche l'absorption anglo-saxonne, la sainteté soviétique et l'emploi des contraceptifs, est en train de s'imposer comme le seul organe en notre province de la religion démocratique.

Ecoutez cet hymne, ce Crédo de la nouvelle foi:

La démocratie a fait de si grandes choses! Elle est tellement souple et parfaite! Elle protège tellement mieux que tous les autres régimes la dignité de l'homme!

(Le Jour, 16 janvier 1943)

N'est-ce pas que la foi est la première des vertus...

Et Jean-Charles le Pontife s'installe dans son infailibilité:

Que nos gouvernants ne se fassent pas illusion: une immense confusion d'idées règne dans toutes les couches populaires. De mauvais bergers ont tout fait, tout dit, pour égarer les masses. J'ai pu faire, en ces derniers temps, ma petite enquête sur l'état des esprits dans presque tous les milieux sociaux. J'en suis revenu

navré. On ne pense plus, on ne raisonne plus, on ne discute même plus. On fait les affirmations les plus absurdes, les plus incroyables, les plus malsaines. Que le souffle électoral passe là-dessus, et ce sera le délire.

Notre peuple n'est donc nullement préparé, à l'heure présente, à se prononcer sur aucune question importante, surtout sur l'épouvantable drame de l'époque. Ce n'est sûrement pas au moment où des groupes considérables de l'électorat ont perdu la raison qu'il faut demander à celui-ci de participer à la bataille des partis et de choisir ses représentants.

Il y a donc des moments psychologiques, en dictature comme en démocratie? Que tout se ressemble en ce monde! "What there is in a name", disait Shakespeare, dans la langue sacrée de la démocratie...

LA GUERRE TOTALE

En dernière heure, nous apprenons de L'Echo du Bas Saint-Laurent:

RIMOUSKI ET MATANE REÇOIVENT 62,000 MASQUES A GAS (sic)

"Ces masques, précise l'information, sont du type respirateur civil et sont fabriqués en Angleterre. (...) On laisse entendre qu'ils seront vendus à raison de \$1.25 l'unité."

(L'Echo, 14 janvier 1943)

Notre effort de guerre fait l'admiration de toute l'Amérique. Voici l'écho exotique des Antilles:

M. Elliott Little, directeur du "Service National Sélectif", vient d'annoncer qu'il lui faudra 250,000 personnes des deux sexes pour l'armée et les usines de guerre avant la fin de l'année. Or, le Canada, pays de onze millions et demi d'habitants, a déjà mobilisé 1,300,000 hommes et femmes dans les services armés, dans les industries et dans les autres organisations de guerre: 500,000 hommes ont endossé l'uniforme; 800,000 sont employés directement ou indirectement à la production des munitions; 50,000 personnes fabriquent des avions; 60,000 des cargos et des navires de guerre; 67,000 des chars d'assaut, etc. L'effort de guerre du Canada est donc très élevé. On se rendra compte d'autant mieux, à la fois de cet effort et des difficultés à l'intensifier encore, si l'on songe que le Canada, pays agricole, doit aussi ravitailler l'Angleterre: 1,350,000 travailleurs de la terre sont donc tout aussi indispensables que les ouvriers des usines. Ils le sont d'autant plus que les trois provinces de l'Ouest vont avoir cette année, une récolte exceptionnelle. Selon des chiffres non officiels mais sérieux, la récolte des diverses espèces de céréales dépassera 1,300 millions de boisseaux (elle ne fut que de 598 millions en 1941-1942). La récolte de blé est évaluée, à elle seule, à plus de 500 millions de boisseaux (279 millions l'an dernier). L'Ouest dépeuplé par l'armée et les usines aurait besoin d'un supplément de 50,000 hommes. On envisage d'utiliser les enfants des écoles actuellement en vacances, les employés des villes voisines, les Japonais évacués de la côte du Pacifique pour des raisons stratégiques, et même, dit-on, les Peaux-Rouges des réserves quoiqu'ils n'aient jusqu'ici manifesté aucun enthousiasme pour l'agriculture.

En mettant de côté 300,000 hommes qui travaillent dans les mines ou d'autres industries civiles tout à fait essentielles, il ne reste que deux millions d'hommes et de femmes employées à des titres divers. C'est donc dans ce dernier réservoir humain que le Gouvernement va puiser. C'est surtout aux femmes qu'il va s'adresser pour obtenir de la

main-d'œuvre supplémentaire destinée aux industries de guerre où, petit à petit, elles formeront la majorité afin de libérer pour l'armée ou d'autres tâches plus pénibles, un grand nombre d'hommes. Déjà on en utilise ainsi 120,000. Mais ce n'est pas suffisant; aussi toutes les femmes canadiennes en âge de travailler devront-elles se faire inscrire au début de septembre sur le "registre national". Elles ne seront pas soumises dès à présent à la conscription obligatoire, mais le directeur du service sélectif national a laissé comprendre que la gravité de la situation de la main-d'œuvre et du développement de la guerre, l'obligera prochainement à appliquer cette mesure.

Enfin le gouvernement canadien cherche à se procurer de la main-d'œuvre par un autre moyen.

(La Phalange, 7 janvier 1943)

"Ainsi, conclut M. Gachon, en cette période critique, le Canada s'achemine vers la notion de Salut Public."

Oh! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

(L'espace nous manque pour la suite de cette remarquable paraphrase où l'on reconnaît le style particulier du "grand quotidien catholique et national" de Haïti).

GOIJATERIE

Dans Le Canada du 16 décembre, apparaissait en dernière page ce titre saisissant: "La France veut reprendre sa place de danger, d'honneur et de gloire." Et le reportage débutait par la grandiloquente péroraison d'un discours de M. Paul Rivet, ancien directeur du Musée de l'Homme à Paris, actuellement de l'Institut d'ethnologie à Bagota:

"De ce temps-ci, déclarait à Polytechnique M. Rivet, notre titre de Français, nous le portons comme une croix, et une croix lourde à porter. (...) Quand on est passé par cette heure où l'on ne sait pas de quel côté de la mort on se trouve, on a un peu l'idée d'avoir en parler une voix de revenant, une voix qu'une fois entendue on n'oublie plus. (...) Le peuple de France n'a plus qu'une idée, qu'un espoir: reprendre la lutte avec ses alliés, reprendre la place de danger, d'honneur et de gloire que de mauvais bergers nous ont fait désertier."

Ce "Français libre", comme l'appelle généreusement Le Canada, a tout à fait une voix de revenant, très loin du champ d'honneur et de danger. Nous souhaitons qu'il s'habitue à porter sa lourde croix en Colombie: il ne manque pas de compatriotes qui en ont une bien plus lourde et bien plus cruelle et bien plus chrétienne à porter et à reprendre quotidiennement, sous les coups d'un ennemi impitoyable.

Nous refusons à ce revenant du Front populaire le droit de nous parler, à nous, fils de Français, au nom de la France. D'autres, qui parlent moins, ont agi — au sacrifice de leur vie — parmi ceux que M. Rivet qualifie en traitre de mauvais bergers, après que ses anciens complices eussent livré à l'Allemagne un pays désarmé et désorganisé par les grèves criminelles qu'ils encourageaient, un peuple rebelle à toute discipline et partagé par des luttes factieuses dont l'exécration idéologique primait, aux yeux de ces démagogues, l'intérêt national. D'ailleurs, la voix d'un déserteur ne sera jamais la voix de la France.

LE CANADA FRANÇAIS, COLONIE INTELLECTUELLE

Il n'y a pas d'intellectuel Canadien français qui ne connaisse l'éminente réputation de M. Gustave Cohen, qui nous honore ces jours-ci de sa présence.

Aussi y avait-il foule au Jardin Botanique, le jeudi 14 janvier, pour entendre le Maître. Plusieurs l'avaient déjà vu, à l'Ermitage, parler d'abondance du théâtre médiéval, aux représentations du Jeu d'Adam et Eve et du Jeu de Robin et Marion: ce n'était là, pour cet expert du moyen-âge littéraire français, que simple jeu.

Mais, cette fois, il devait traiter de Valéry, et d'un Valéry extrêmement valéryen, celui de la

Jeune Parque; et, dans un religieux émoi, l'assistance se préparait à un renouvellement du miracle de lucide étonnement qui avait fait de l'explication en Sorbonne du Cimetière marin la classique expérience du commentateur qui se dépasse et qui rejoint le chef-d'œuvre lui-même.

Il fallut se contenter d'une lecture, trop rapide pour en saisir même le sens intégral, et d'une vive esquisse des principales divisions du poème, avec quelques anecdotes et des digressions patriotiques pour assaisonner l'ensemble. Un modeste professeur d'humanités se fût montré, malgré son incompétence, moins irrespectueux envers une aussi riche littérature.

Pourquoi nous plaindre: ne savons-nous pas que dans la République des Lettres comme dans l'Empire politique auquel nous sommes fiers d'appartenir, les coloniaux n'ont droit qu'aux miettes? Mais nous ne pouvons nous défendre de garder dans notre souvenir reconnaissant le délicat hommage d'un célèbre grammairien, qui partage aujourd'hui les malheurs de sa patrie et qui ne nous avait point quittés sans nous laisser, en retour de notre hospitalité, un précieux enseignement et d'utiles réflexions inspirées par son amour d'un peuple issu du sien...

HOMMAGE A HONORE GERVAIS

Notre remerciement à l'érudit et gretté Aegidius Fauteux de nous avoir rappelé, dans une plaquette consacrée à la mémoire d'Honoré Gervais, l'une des plus sympathiques figures de la politique canadienne et l'un des plus dévoués bienfaiteurs de l'Université de Montréal.

Cet homme de devoir s'était vu décerner de son vivant un éloge qui était alors aussi exceptionnel qu'il l'est aujourd'hui: "Il y a un membre du Parlement, transcrit Aegidius Fauteux "d'un grand journal", du 10 mars 1910, il y a un membre du Parlement dont on peut toujours attendre qu'il pense par lui-même et dont les paroles ne sont pas un simple écho de ce qui a été dit avant lui, et il se nomme Honoré Gervais!" Il venait de sacrifier à ses convictions supérieures un brillant avenir politique.

Avocat consciencieux et juge intègre, professeur à la Faculté de divers cours de droit, il ne limitait pas à ces fonctions l'activité d'une vie sans cesse occupée au service des siens: nous lui devons l'initiative de l'Ecole des Beaux-Arts, la fondation des Hautes Etudes Commerciales et l'établissement d'une Ecole d'Architecture annexée à Polytechnique. Comme député, il obtint le "Hansard français" et fit abolir le timbre de commerce qui ruinait les petits commerçants.

"Des son premier discours en Chambre, écrit Aegidius Fauteux, l'on reconnut qu'une force nouvelle venait de paraître avec laquelle il faudrait désormais compter. Il était en effet, de ces rares députés qui savent se faire écouter parce qu'ils ont vraiment quelque chose à dire. Il impressionnait, non pas tant par l'éloquence même que par la solidité du raisonnement et par la vigueur de l'argumentation. (...) Esprit toujours en éveil et singulièrement avisé il était particulièrement habile à découvrir dans les projets de loi ces clauses insidieuses qui, au premier abord, paraissent inoffensives mais qui n'en ouvrent pas moins la porte à de funestes conséquences"

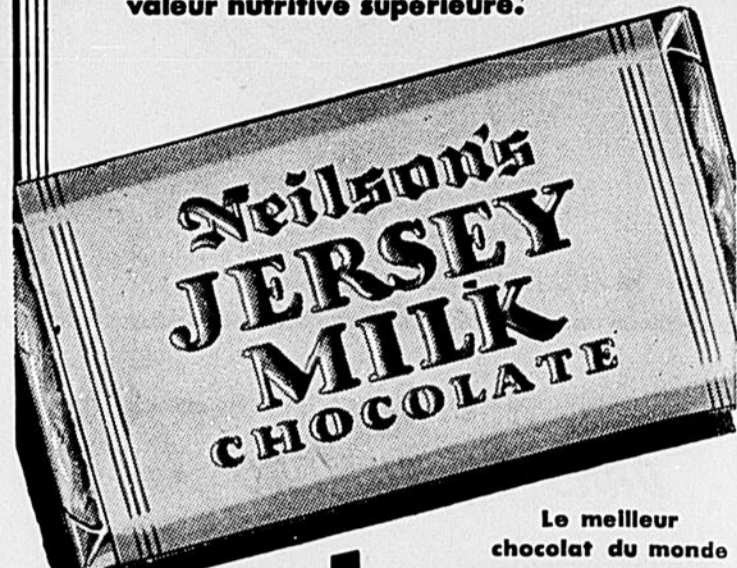
J.-B. B.

BOURSES D'ETUDES

Le "British Council" offre quatre bourses de 300 livres. Ces bourses doivent servir à aller observer les conditions de vie en temps de guerre en Angleterre. Y sont éligibles les femmes diplômées d'une université canadienne. Il ne s'agit pas d'études des conditions générales de vie mais

Merveilleux!

La plupart des Canadiens préfèrent le Chocolat Neilson's au lait Jersey pour sa délicieuse saveur et sa valeur nutritive supérieure.



Le meilleur chocolat du monde



d'une étude spécialisée. Ces bourses ont pour objet de permettre à des femmes qui se spécialisent dans l'étude des questions économiques, scientifiques ou sociales d'aller étudier sur place les problèmes particuliers à la Grande-Bretagne et les solutions qu'on y apporte. Nous ne doutons pas que cette offre est susceptible d'intéresser quelques-unes des diplômées de nos facultés. Nous le soumettons en particulier à l'attention des diplômées de la Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques et de l'Ecole de Service social. Les demandes doivent être adressées avant le 1er mars. Celles qui désirent des renseignements supplémentaires pourront en obtenir de monsieur l'abbé Deniger.

COMPOSITION MUSICALE

La Canadian Performing Rights Society Limited tient actuellement un concours de composition musicale. A ce concours peuvent participer les Canadiens des deux sexes, qui sont âgés de moins de 22 ans. Les prix offerts sont une bourse d'études d'une valeur de \$750 et divers prix en argent. Il existe une section spéciale pour les moins de 16 ans. Les concurrents doivent faire parvenir l'œuvre musicale qu'ils désirent faire participer à ce concours avant le 1er mars 1943.

Georges Dufresne

UN ANNIVERSAIRE

D'aucuns parmi nos amis de la Faculté des Sciences connaissent le savant russe Mendéléïf et le vaste mouvement scientifique dû à son génie transcendant. Nous nous rappellerons mercredi prochain l'anniversaire de sa naissance. C'est en effet le 27 janvier 1834, à Tobolsk dans la Sibirie occidentale, que naquit Dimitri Ivanovitch Mendéléïf. Après une enfance laborieuse, il alla terminer ses études de chimie à Paris, où il travailla dans le laboratoire d'Adolphe Wurtz. Il vécut ensuite en Pennsylvanie et au Caucase, où il étudia le pétrole. Ses nombreuses recherches sur l'isomorphisme et les gaz, mais surtout ses premières publications sur la classification périodique des éléments le désignèrent pour la chaire de chimie de l'Université de Saint-Petersbourg, qu'il occupa durant de longues années. Elu correspondant de l'Institut de France le 23 janvier 1899, il mourut dans la capitale russe le 2 février 1907.

Nous ne pouvons que reproduire ici le magnifique éloge que prononçait le professeur Georges Urbain de la Sorbonne, membre de l'Académie des sciences et directeur de l'Institut de chimie, lors d'une séance commémorative sur Mendéléïf: "De succès en succès, la splendide doctrine, que nous offrait la science slave, s'est imposée. Elle a été complétée, rationalisée, autant que possible. Il n'est plus dans le monde un chimiste,

ou un physicien, qui ne s'y réfère. Les mathématiciens de l'école quantitative ont établi sa nécessité. Elle domine désormais l'ensemble des sciences physiques; et, en France comme ailleurs, le nom du chimiste russe, Dimitri Ivanovitch Mendéléïf, qui en est le génial inventeur, est justement considéré comme l'un des plus grands dont la science universelle puisse s'honorer."

M. B.

NOUVEAUTE

"Quand le temps travaillait pour nous" récit de guerre par Paul Mousset (Prix Théophraste-Renaudot 1941). Bernard Grasset, éditeur, Paris 1941. Distributeur pour le Canada: Librairie J. A. Pomy Limitee, 554 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

"Voici un témoignage décisif, objectif, d'une sincérité cruelle sur la guerre actuelle."

"Parmi l'abondante floraison de récits de guerre qui parurent en France au lendemain de l'Armistice de 1918 et de puis lors, il n'en est pas, certes, de plus prenant que l'œuvre nouvelle de Paul Mousset "Quand le temps travaillait pour nous". (Prix Théophraste-Renaudot 1941).

"Écrit d'un style alerte, vivant, et le dialogue le plus souple met infiniment de clarté, évitant toute longueur et tout développement étranger au récit lui-même, ce livre, que l'on sent sincère et véridique, est la plus importante contribution qui ait encore paru sur cet éternel thème, à la fois si pénible et si troublant, de septembre 1939 à mai 1941 qui précéda la défaite des Flandres et mérita d'être appelée la période de la "guerre d'ennui" alors que s'épanouissait l'erreur de ceux qui croyaient à la toute-puissante vertu du temps.

"Cet ouvrage, d'une lecture trisèment passionnante, est un irréfutable témoignage, car son auteur a vécu lui-même, avec ses compagnons d'infortune, les faits presque incroyables qu'il relate, qu'aboutissent au retrait des armées britanniques, à Dunkerque, à la défaite de la France et à l'inévitable armistice."

Un volume de 300 pages, format bi-bliothèque.

Prix du volume ... \$1.25

Par la poste ... \$1.35

Le Quartier Latin

organe officiel des étudiants de l'Université de Montréal 2806 ave Maplewood — EX. 1573

DIRECTION Directeur: MAURICE BLAIS

RÉDACTION Rédacteur en chef: GASTON POULIOT Secrétaire de la rédaction: JEAN-BAPTISTE BOULANGER

Rédacteurs: GUY GENEST, PIERRE TRUDEAU, MAURICE RIEL, GABRIEL MARCHAND, MARCEL CARON, JACQUES FONTAINE, ROBERT GENEST, LUCILLE BLAIN, PAUL DAGENAIS-PERUSSE, Pour le théâtre: CHARLES DUMAS

ADMINISTRATION Administrateur: GÉRARD ALLY

Le "Quartier Latin" n'est responsable que des seuls articles de la Direction.

IMPRIMÉ PAR LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE 180 est, rue Ste-Catherine MONTREAL

NOS OUVRIERS au combat donnent des ailes à la victoire



Ouvriers et chefs d'usines, en multipliant héroïquement le nombre des avions de bombardement, de combat et de chasse, jouent leur rôle dans la bataille de la production pour la victoire. Puisse le flot montant des machines de guerre continuer de grandir jusqu'à ce que les Nations-Unies aient obtenu la victoire! Par l'intermédiaire de ses centaines de succursales dans tout le Canada, la Banque de Montréal collabore avec les ouvriers et les industries de guerre.

BANQUE DE MONTREAL

"Banque qui accueille bien les petits déposants"

Service de banque moderne et expérimenté... fruit de 125 années de fructueuses opérations

La Vie Universitaire

EN FLANANT DANS LA VILLE

Midi. Dans le quartier des affaires les gens vous croisent rapidement, l'air désabusé. Dans leurs fourrures et leurs coquets chapeaux aux couleurs voyantes, de jolies employées de bureaux jettent une note réjouie au milieu de cette foule affairée.

Les derniers bulletins de nouvelles s'étalent à la devanture d'un édifice. Des curieux s'arrêtent un instant et lèvent le nez: "L'état d'acier se resserre sur les Nazis" — "Un octogénaire fait une chute mortelle" — "Villes françaises détruites par les bombes" — "Un cheval emballé sème la panique". Les visages restent impassibles comme figés.

Dans tous ces regards on chercherait en vain un peu d'émotion, un signe de joie ou de tristesse. Pauvres gens! ce qu'ils en ont vu de toutes les couleurs depuis trois ans que ça dure! Le point de saturation a été atteint, dépassé. Plus rien ne les surprend ni ne les émeut. On dirait qu'ils vivent en attendant... En attendant quoi? Le savent-ils seulement? Mais ils vivent en attendant tout simplement; un peu comme la graine enfouie dans la terre et qui attend la belle saison pour germer et se développer; un peu comme ces animaux qui s'endorment l'hiver venu. Les tempêtes se déchaineront, la terre gémira sous sa croûte de glace et de neige, le froid étendra la nature entière. Que leur importe! Le printemps sourira bien encore une fois. Et alors on se remettra à vivre, mais à vivre pour vrai, pas rien qu'en attendant...

Dans l'édifice, là, à la vue, à travers le vitrage, on aperçoit les presses qui tournent furieusement. Dans un vacarme que l'on devine de l'extérieur des ouvriers s'affairaient autour de puissantes machines. Des monstres de fer engouffraient des tonnes de papier. Au fond de l'usine, le cylindre tout blanc se déroule et se tord entre les dents d'acier; sa course ne lui laisse pas de répit: il monte, disparaît, s'enroule, réapparaît et l'on voit bientôt défiler une suite interminable de journaux tout frais et bien pliés. Le miracle s'accomplit en quelques secondes et j'entends un quidam émerveillé qui pense tout haut: "Si Gutenberg revenait!..."

Eh! bien, monsieur, moi je vous assure que l'inventeur de Mayence ne trouverait pas que des félicitations à adresser à ses

successeurs. Il resterait probablement effaré devant le jaunissement éhonté qui s'étale dans les journaux. Suivant les basses dictées de leurs intérêts sordides, des hommes ont consacré aux forces du mal un instrument merveilleusement constitué pour répandre le bien. A lire certaines feuilles on jurerait que l'imprimerie sert tout simplement à déguiser la pensée. Mentez, mentez toujours...

Dans certaines boutiques, des écrivains à gage font métier d'abrutir le peuple un peu plus chaque jour. Ils se gardent de prendre position, les lâches... Ils emploient l'article hypocrite, tendancieux, le compromis. Ils distillent leur venin insidieusement. Ils flattent, ils encensent les puissants du jour; ils restent neutres devant le combat que se livrent les forces de l'esprit et du monde: bah!... le danger passé, ils se rangeront bien du côté victorieux. Leur opportunisme n'a d'égal que leur veulerie.

Et dire qu'avec le journal on pourrait tellement batailler du bon côté! La plupart des gens ne lisent que les journaux: ils se nourrissent exclusivement de cette pâture. Pas étonnant qu'on les trouve si banals et si vides! Et c'est pour nous empoisonner ainsi que l'on détruit la forêt! On eût pu lui trouver un plus noble usage, il me semble.

Dans son livre: "Les Vies Nécessaires", G. Maze-Sencier a écrit des pages excellentes où il célèbre le rôle du phare sur l'océan. Je vois là un rapprochement: l'idéal de la presse ne devrait-il pas être d'éclairer, de dispenser la lumière?...

"Plus la nuit est obscure, plus les brouillards sont dangereux, plus la tempête est effroyable et mortelle, plus la route à suivre se fait impraticable et devient inaperçue, plus le rôle du phare devient utile et réparateur. Le phare est Poel implacable qui plane, qui contemple, qui voit, l'oeil bienfaisant qui ne se ferme jamais tant que l'obscurité persiste. (...) Et l'oeuvre du phare est impersonnelle et désintéressée entre toutes, car il n'éclaire pas pour attirer à lui pour échanger avec ceux qui le côtoient communication de bons offices; souvent même il éloigne et il repousse. Il éclaire sans autre but que de sauver et de guider".

A. ROCHEFORT

QUELQUES DATES LITTÉRAIRES

22 janvier 1647 — Election à l'Académie française de Pierre Corneille, le père de la tragédie française.

22 janvier 1788 — Naissance, à Londres, de George Gordon, lord Byron, célèbre poète anglais qui nous donna des oeuvres tourmentées, impétueuses et violentes telles que Harold et Don Juan. Il mourut en 1824, à Missolonghi, lors de l'insurrection hellénique.

23 janvier 1783 — Naissance, à Grenoble, d'Henri Beyle, mieux connu sous le pseudonyme de Stendhal. Le Rouge et le Noir devait paraître en 1830. Ses oeuvres recèlent l'exaltation du moi et de la volonté. Mais ils valent surtout par une sentimentalité enthousiaste et par une observation très aigüe. "Nul n'a mieux enseigné à ouvrir les yeux et à regarder." — (Taine).

23 janvier 1888 — Mort, à Paris, du plus amusant des vau-

devillistes, Eugène Labiche. De ses pièces où s'allie la gaieté à la finesse ironique, nous ne citerons que les plus appréciées: le Chapeau de paille d'Italie et le Voyage de M. Perrichon.

24 janvier 1732 — Naissance, à Paris, de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais. Il donna, au théâtre, deux chefs-d'oeuvre inoubliables: le Barbier de Séville (1775) et le Mariage de Figaro (1784).

24 janvier 1776 — Naissance, à Königsberg, d'Ernest Théodore-Amédée Hoffman, conteur et musicien allemand. Il écrivit les Contes fantastiques où l'imagination la plus capricieuse se livre à tous les écarts.

25 janvier 1648 — Bossuet vient d'être ordonné sous-diacre. Il soutient sa thèse de théologie, en présence du Grand Condé, à qui elle est dédiée. — Il prononcera plus tard son oraison funè-

Nous regrettons qu'une malheureuse omission dans l'Annuaire des Etudiants de 1942-43, se soit produite aux dépens de nos confrères de l'Université Laval. Vous trouverez dans leur Bottin, le cri universitaire de l'Université de Montréal et nous nous promettons bien de leur rendre le même honneur. Afin de réparer cette déplorable erreur, nous vous donnons la Marche des Etudiants de l'Université Laval et leur cri universitaire que les intéressés pourront joindre à leur Annuaire.

MARCHE DES ETUDIANTS DE LAVAL

Voilà Messieurs les Carabins de Laval.
En haut les coeurs, chantons gaiement.

Québec, quack, quack,
Québec, quack, quack,

On étudie longuement,

Puis aux dépens du paternel on s'amuse,

Vivant d'eau claire et d'examens

Et le gousset vide

Et l'âme fière;

On voit la vie en rouge et or,

Ziska, zoska,

Otez-vous de là,

Bimba, boubma,

On est un peu là.

Voilà Messieurs les Carabins de Laval.

En haut les coeurs, chantons gaiement;

Rions, chantons; c'est jour de fête.

Tous en choeur crions

RA! RA! RA!

CRI UNIVERSITAIRE DE LAVAL

Karabin, ziska, Karaboum, zoska

Karabin, Karaboum,

Karabim, boum, ba,

Ziska, zoska, zaska,

RA! RA! RA!

RA! RA! RA!

Laval,

Québec.

Nos excuses aux étudiants de Laval, et nos amitiés au Grand Conseil de l'A. G. E. L.

L.A. G. E. U. M.,
par Marcel Caron, prés.

bre, qui est un chef-d'oeuvre d'éloquence et d'habileté.

26 janvier 1804 — Naissance, à Aix-la-Chapelle, de Delphine Gay — qui devait devenir Mme Emile de Girardin. Elle laissa des romans et des comédies de valeur dont "La joie fait peur" et "Lady Tartufe".

26 janvier 1874 — Naissance, à Paris, de William Somerset Maugham, médecin et auteur dramatique. On lui doit surtout l'Archipel aux sirènes.

26 janvier 1888 — Le romancier Jules Claretie est élu à l'Académie Française.

27 janvier 1754 — Mort du célèbre auteur dramatique et poète danois Louis de Holberg, surnommé le Plaute du Danemark. Il nous donna une traduction de "l'Avare", de Molière.

27 janvier 1814 — Naissance, à Paris, d'Eugène - Emmanuel Viollet-le-Duc, architecte et écrivain français. Il restaura la plupart des cathédrales romanes et gothiques de France. Et il fut l'auteur d'ouvrages précieux d'archéologie.

27 janvier 1844 — Mort du littérateur et bibliophile français Charles Nodier.

28 janvier 1814 — Mort à Berlin, de Jean Gottlieb Fichte, le grand philosophe allemand, disciple de Kant et maître de Schelling.

28 janvier 1858 — Emile Augier est reçu à l'Académie Française. Il fut le "plus robuste penseur dramatique" du dix-neuvième siècle.

28 janvier 1861 — Mort de l'écrivain français Henry Murger. Il nous laissa les "Scènes de la vie de bohème", roman plein d'originalité et de verve.

29 janvier 1635 — Des lettres patentes sont délivrées à l'Académie Française que vient de fonder Richelieu.

29 janvier 1664 — Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, fait représenter sa comédie-ballet, en un acte et en prose, "Le Mariage forcé".

29 janvier 1763 — Mort de Louis Racine, fils du célèbre poète tragique français Jean Racine. Il est l'auteur du poème de la "Religion" et des "Mémoires" sur la vie de son père.

M. B.

J'ai eu l'occasion de rencontrer quelques étudiants du McGill avec qui j'ai entretenu d'intéressantes conversations. Tout naturellement nous parlâmes de nos systèmes d'instruction.

J'ai observé chez ces étudiants un manque total de compréhension de notre groupe ethnique. D'ailleurs cette incompréhension peut se généraliser à la masse anglo-saxonne. En effet, l'Anglo-saxon moyen, content de lui-même, fier d'appartenir à la nation la plus forte du monde, satisfait en somme, a peine à s'imaginer un monde qui ne serait pas anglo-saxon. Il voudrait que tout soit uniformisé, que toutes les institutions prissent une teinte anglaise. Il est même étonné de voir que les autres peuples résistent à adopter les formes britanniques. C'est cette naïveté qui m'a frappé. Il est tout sincère l'Anglais. Il ne s'aperçoit même pas qu'il rêve d'hégémonie en parlant.

Je ne veux pas le blâmer. Il agit ainsi tout naturellement. C'est son éducation qui l'a formé ainsi, qui lui a donné cette confiance outrée en lui-même, cette supériorité-complexe. Nous Canadiens français on nous a gratifiés d'une formation tout à rebours. Pourvu que cette confiance en soi ne dégénère pas en manie de la race, il est bon.

Ainsi les étudiants anglo-canadiens qui ont reçu une formation scientifique n'imaginent pas les services que peut rendre la culture gréco-latine, dans le domaine des sciences. Cela les dépasse. A quoi ça sert, le latin et le grec, répètent-ils toujours? Ils ne voient dans l'étude que le but utilitaire, et encore ils ne peuvent pas prévoir les bienfaits matériels que peut donner un esprit nourri aux sources gréco-latines. Pour eux il faudrait que nous copions leurs institutions, que nous pastichions un High-school, que nous proscrivions le latin, le grec, enfin que nous fassions ce qu'il y a de mieux au monde, oh! ce qui est nécessaire pour le pro-

grès de l'humanité, c'est-à-dire que nous fassions comme eux.

A ces esprits j'ai essayé de faire voir le danger d'une telle standardisation britannique. Ne croyez-vous pas, leur dis-je, que si tous les peuples, les Anglais, les Français, les Italiens, les Allemands, etc., adaptaient les mêmes institutions et passaient par les mêmes filières, que les sciences d'abord avanceraient sous l'effet d'efforts conjugués mais qu'elles stagneraient ensuite, faute d'intelligences variées? On ne gagne pas, en faisant passer par le même moule toutes les intelligences.

Le grand danger qui guette le monde moderne, c'est l'absence de variété, c'est l'uniformité, la standardisation. Car il ne faut pas oublier que ce qui fait un cerveau anglo-saxon c'est son éducation familiale, son instruction, ses lois; que ce qui fait un cerveau français c'est qu'il est éduqué autrement qu'un cerveau anglais. Mais éduquer un Français à l'anglaise, il devient d'esprit un Anglais.

Non, le Canada ne gagnerait pas à angliciser les Canadiens français. Pensez-vous que la science médicale ne gagne pas à voir des intelligences différentes, formées à des disciplines différentes, suivant des écoles différentes?

Que les Anglais du Canada tiennent à leurs institutions, qu'ils fassent leur apport dans tous les domaines. Nous Canadiens français, soumis à l'éducation gréco-latine, nous apporterons nos richesses. L'avenir jugera si nos disciplines l'emportent sur celles des Anglo-Canadiens. Et même si notre apport est inférieur, il est bon que nous gardions nos lignes de force. Ce concours, ce parallélisme de systèmes d'éducation crée de l'enthousiasme, de l'émulation. Sans ces stimulants il n'y a rien qui vaille. Craignons l'uniformité et le monde sera plus intéressant.

XXX

C'est bon de recevoir
d'outre-mer
DES NOUVELLES
DE VOTRE FILS



C'est bon de revenir à la
BLACK HORSE



La meilleure bière au Canada produite par DAWES depuis cinq générations

BUREAU DE PLACEMENT

A partir de lundi, le 25 janvier, Monsieur Marc Archambault sera à la disposition des membres de l'A.G.E.U.M. qui désirent obtenir un emploi.

BUREAU: Chambre D' 223

12.30 A.M. - 1.30 P.M.



La teste bien faite



"LE GRAND MEAULNES"

Un livre que l'on n'a plus à présenter.

Un roman d'il y a trente ans, mais un livre qui ne saurait vieillir. Un premier roman que nul autre n'a jamais suivi, une oeuvre de jeunesse, mais un livre insondable, attirant et secret comme l'enfance. On ne peut s'empêcher de dire ça tout de suite, tel quel, avant les éclaircissements, les explications.

J'ai lu pour la première fois aux jours déjà lointains de mes seize ans. Depuis, chaque fois que j'ai revu le livre, sur la table d'un ami, dans la bibliothèque d'un professeur, j'ai dû le relire comme malgré moi. On retourne au **Grand Meaulnes** comme l'on retourne à son enfance. Pour y rencontrer un rêve exaltant et meilleur que soi-même, une merveilleuse pureté perdue.

Meaulnes c'est, toute simple, l'histoire d'un premier amour chez un garçon privilégié, la poursuite aventureuse d'un amour très pur qui fait défailir l'âme sous le poids d'un bonheur trop intense. Et le livre n'est tantôt que le cri douloureux de cette âme déchirée de joie, tantôt que la détresse de cette âme qui ne sait plus retenir, qui ne peut plus contenir un bonheur trop grand pour elle.

Meaulnes c'est aussi Alain Fournier et pour moi dans la littérature française Alain Fournier c'est un miracle. Il a écrit le livre unique de l'enfance, le livre symbolique de l'adolescence. On a dit que nulle enfance n'était plus tourmentée, plus triste que celle des jeunes français. En littérature et m'en tenant à mon horizon fort limité de jeune étudiant, je dresse ce tableau sommaire: la tradition classique française a dédaigné l'enfance. Les têtes romantiques se sont extasiées devant l'enfance à l'état de nature dans sa vitalité primitive. Des modernes se sont attachés sur les manifestations les plus troubles de l'adolescence, l'éveil des sens à toutes les nourritures terrestres. Mauriac dans ses premières oeuvres, et d'autres ont montré la pureté de certaines adolescences, une pureté héroïque et non sans déchirement.

Mais chez Alain Fournier, Meaulnes c'est l'effort pour cristalliser un rêve intérieur d'une richesse inépuisable, dans un esprit de révolte contre le monde des adultes. Dans la solitude de l'adolescence, un monde secret existe où vivent des êtres que l'imagination d'un enfant poète élève au-dessus d'eux-mêmes. C'est la tentative désespérée d'un poète au seuil de sa vie d'homme pour couler dans un conte merveilleux toute la poésie, l'exaltation, la richesse de son enfance.

Meaulnes n'est pas comme on a pu le croire une tentative d'évasion hors du réel, une fuite dans le rêve. C'est une oeuvre de préservation, la défense d'un domaine vital où naissent toutes les sources d'inspiration. Car chez Alain Fournier l'enfance est à l'origine de toute poésie. Il sait que la vie adulte impose certains reniements et qu'elle se charge souvent de les accomplir elle-même implacablement. Mais

la vie privée de son explication, coupée de sa source ne pourra être que stérile. L'essentiel pour Meaulnes comme pour Alain Fournier c'est de préserver la source. Il faut donc essentiellement, désespérément, que la vie présente remonte jusqu'à l'enfance, jusqu'au rêve initial qui lui donnera un sens. D'où cette tentative de conserver, de cristalliser le trésor de l'enfance.

Meaulnes, mûri et marié à celle qu'il aime, cherchera vainement à reconstituer en elle le monde de son imagination et repartira à la poursuite insensée de son rêve. Mais ce qu'il cherche désespérément tout au long de son aventureuse adolescence et qu'il laisse échapper au moment même de l'atteindre, Alain Fournier l'accomplit par l'extraordinaire réussite de son livre. La prise sur le réel qui manque au rêve de Meaulnes se trouve dans celui d'Alain Fournier et c'est son livre lui-même.

Ayant engagé cet enjeu que lui-même peut-être croyait sans espoir, il semble qu'il n'eût plus qu'à partir, qu'à disparaître d'un monde où il laissait, comme un défi, son **Grand Meaulnes**.

A nous il laissait le symbole d'un amour étrangement pur, volontairement désincarné et spiritualisé par une imagination poétique d'une qualité rare. Il faudrait pouvoir parler de Meaulnes, de sa féérique aventure avec autant de fervente simplicité qu'Alain Fournier a su en trouver pour se raconter à lui-même cette histoire profonde et riche comme une âme d'enfant.

Mais Alain Fournier est un miracle. Son livre plein de rêve, son livre d'une poésie infinie est aussi une merveille précise, composée, symbolique, sans raffinement et fortement accrochée au réel par la logique de son action et le réalisme de ses descriptions. Je vous le dis, le **Grand Meaulnes** ne livre pas d'un seul coup toutes ses richesses mais la récompense est grande. On n'échappe pas plus au **Grand Meaulnes** que l'on n'échappe à certains souvenirs d'enfance. Je souhaite seulement au lecteur, quel que soit son âge, d'être encore assez près de son enfance pour comprendre et aimer un tel livre.

Peut-être ne saura-t-on jamais entièrement l'influence d'Alain Fournier sur les jeunes qui l'ont lu, car les jeunes parlent peu des livres qui les ont le plus marqués. Mais ceux qui ont pénétré le sens profond d'un tel livre n'hésiteront pas à le désigner comme le livre qu'à vingt ans ils voudraient avoir écrit.

Le **Grand Meaulnes** est un livre seul dans la littérature française. Il vaut donc mieux le placer avec les découvertes que vous avez pu faire dans la littérature du monde, comme par exemple avec certains livres de Katherine Mansfield ou de Virginia Woolf.

Claude LUSSIER

"Le Grand Meaulnes" par Alain Fournier. Réédité à Montréal, par Beauchemin.

SAGESSES

L'amour, c'est la rencontre de deux égoïsmes, — sous le masque du dévouement.

Fumer, n'est-ce pas essentiellement une manière de n'être point seul?

Nous avons peur de nous-même, — raison pour laquelle nous évitons toute solitude.

La musique est utile en ce qu'elle crée un monde, où nous ne sommes plus le seul personnage. La réalité est un emprisonnement sans évasion possible. Incommunicabilité.

Ceux qui portent des verres en subissent des inconvénients. Mais leur vue est plus poussée. Ceux qui ont souffert portent à l'âme des verres, et non pas des ferres fumés.

La puissance est ce qu'il y a de normal. Il n'y a rien d'extraordinaire, — mais seulement des gens et des choses au-dessous de l'ordinaire.

Le concept d'accomplissement personnel implique-t-il la comparaison avantageuse avec autrui? Pas que je crois. Nous sommes chacun nous-même notre propre mesure.

Les Lettres sont abâtardies sitôt qu'elles ne se confinent plus à un seul. Ce n'est que par accident que la littérature, en tant que consommation, doit exister. Je l'envisage comme un examen de conscience qui n'appartient qu'à un seul, — comme le dévoilement d'un monument que tous ne peuvent regarder que de très loin. L'écrivain demeure encore le seul véritable lisant, — et il ne se peut d'autre équivalence.

Nous sommes enfermés en nous-mêmes, et perdons une fois pour toutes l'espoir de sortir de là pour plonger en quelqu'un d'autre.

Le baiser est le témoignage de l'amour, — c'est la fleur qui promet le fruit. C'est le don qui mène au don sans plus de partages.

Il y a de ces moments où l'on se sent secoué de mille vagues désirs, et pourtant animé d'aucune intention. On voudrait tout faire, — et l'on ne fait rien, par défaut de savoir choisir ce qui doit être sacrifié. Lire, écrire, regarder, — lequel? Mais tous! Tous? C'est à dire aucun.

Celui qui n'a pas appris à choisir n'a pas appris à être heureux. Car le bonheur est un choix. Essentiellement. Entre un désir et un autre. Celui d'être heureux, celui de ne l'être pas. Celui qui a dit: Voici mon bonheur, je suis heureux... celui-là a mâté l'existence. Mais celui qui incessamment va d'une affection à l'autre, d'une préférence à l'autre, — se demandant: Ça suffit-il? Et cela? Celui-là ne sait pas, et c'est un vaincu.

Si vous devez penser à ce que vous avez fait, n'isolez point. Pensez d'une même pensée à cela que vous ferez. Quelle valeur d'avoir vécu, si ce ne nous fait dorénavant vivre plus riche-ment?

Vous pouvez être digne d'estime, et n'être point estimé. Etre digne d'amour, et n'être point aimé. Mais il est impossible que vous ne soyez pas digne de votre approbation, et que vous vous approuviez. Quand on est bien sûr que personne ne voit, et qu'il n'y a rien à perdre, l'on est alors sincère avec soi-même. Et l'approbation que l'on peut s'accorder, c'est un témoignage, à la vérité, qui en vaut bien d'autres. "Mon Dieu, donnez-moi seulement d'être tranquille avec moi-même... Et je me fous du reste."

Les injures qui nous sont dites ne nous touchent pas aussi profondément que celles que nous nous adressons dans nos crises de franchise.

Je ne connais que deux juges: Dieu et moi-même. Lors même que tous me condamneraient, je me saurais innocent si j'entendais ces deux voix m'assurer de mon innocence. Et lors même que tous les hommes me proclameraient sans tache, je me saurais coupable, toujours selon le verdict de ces deux-là. Les jugements de cette cour sont de la plus haute importance; ils ont l'importance accumulée de tous les autres jugements épars qui d'importance n'ont aucune.

L'amour, — est-ce un désir? ou la mort d'un désir? Est-ce l'attente d'un demain, ou l'arrivée d'aujourd'hui? L'amour c'est la mort d'un désir qui, tel le phénix, surgit de ses cendres d'une vie nouvelle. Aimer, c'est dire: "Ah! voici donc... Mais plus! Ah! Voilà donc... Mais plus, plus encore!... Ah! voici et voilà, — je n'ai plus assez de mes deux mains pour cueillir toutes ces fleurs... Donnez-m'en d'autres fleurs... Ah!... et maintenant je n'ai plus assez de mon coeur. Donnez-moi de votre coeur... Ah!..." L'amour est une balle qui rebondit toujours un peu plus haut. L'âge de l'amour est le tremplin qui s'élève et l'élève.

INTROSPECTION et RETROSPECTION

Pourquoi s'excuse-t-on toujours d'une faute et jamais d'une action noble?
Pourquoi une critique amène-t-elle nécessairement une excuse?
Pourquoi personnellement un homme n'entrevoit-il le terme de son voyage que dans un avenir infiniment éloigné?
Pourquoi l'homme tantôt s'élève-t-il jusqu'aux cieux sur les ailes de l'Art et tantôt s'abaisse-t-il jusqu'à ramper dans la fange du vice?
Pourquoi la jalousie et l'hypocrisie sont-elles de ce monde?
Pourquoi déteste-t-on une personne sans même la connaître?
Pourquoi le comique fait-il naître le rire?
Pourquoi le rire est-il si près des larmes?
Pourquoi l'homme est-il si faible?
Pourquoi l'homme est-il si puissant?
Pourquoi sommes-nous souvent convaincus qu'un travail remis au lendemain, nous sera alors plus facile?
Pourquoi un richissime américain devient-il philanthrope et soutient-il ses institutions nationales?
Pourquoi nos compatriotes aussi en mesure d'aider tremblent-ils d'effroi à la pensée de perdre un sou?
Pourquoi carabin se lui-même, complacent, il ne s'intéresse aucunement à eux?
Pourquoi carabin déplore-t-il le manque d'esprit de corps alors qu'il n'est pas prêt à des sacrifices personnels?
Pourquoi carabin ne fait-il qu'envier les autres universités?
Pourquoi cette série de questions sans raison et sans suite?
Pourquoi?

Paul DAGENAI-SÉRUSSE

RENAITRE

Je pense au Dalai Lama et aux cathédrales suspendues dans les neiges de l'Himalaya, à Bénarès sur les bords du Gange et aux millions d'Hindous, aux musulmans du Proche et Moyen Orient et à La Mecque; et je pense surtout au Pape et à toutes les cathédrales de Milan, de Saint-Marc, de Paris, de Strasbourg, de Carthage et de Saint-Patrick. Et je pense que le monde est plein de richesses véritables et innombrables et que le coeur des hommes est fait et d'essence pour communier à toutes ces beautés et que nous passons notre vie aveugles, à des soucis mesquins, pris par le repas qui vient, par l'examen de demain, par ce que nous allons faire en fin de semaine. Et encore ce ne sont pas tant les choses qui sont mesquines. Elles sont grandes puisqu'elles sont, et certaines minutes nous aspirons à connaître. Mais c'est leur réalité en nous qui est petite. Nous ne prenons que le superficiel, la paille, et le grain passe à travers nous comme au travers d'un filtre grossier. Notre mémoire entasse des trésors, car tout est trésor, mais nos regards sur nos richesses s'arrêtent toujours à la gangue et ne voient jamais le diamant, trop paresseux et trop peu curieux pour se fatiguer de la gangue et pour, lorsqu'ils sont fatigués de la gangue, la briser et regarder jusqu'à l'intérieur le plus central.

Le monde, la nature est riche de vrai, de substance intellectuelle, et de beau, de substance vitale. Il y a du pain pour tous les jours, tous les jours neuf et nourrissant. Mais nous sommes étourdis, nous nous laissons emporter par le vertige. Nous avons les yeux comme des corridors où le flot coule sans rien qui s'arrête ou rien qui soit à emporter, impersonnels. Nous nous bourrons de sucreries, de cigarettes, de cinéma et de radio à n'importe quelle heure. Et la nuit et le jour sont pour nous nuit ou jour indifféremment. Et le blindage s'épaissit sur nous et sur toutes les choses que nous introduisons en nous.

Et après, imbéciles, nous faisons les indifférents, ceux à qui on ne la fait pas, les sceptiques, nos petits Montaigne. Parce que nous ne voyons plus clair nous pensons que le monde est plongé dans la nuit. Parce que notre goût s'est affadi nous pensons que c'est le sol qui n'offre aucune différence. Et nous allons de cercle en cercle, nouveaux Artabans, pensant rejeter le monde comme une illusion, alors que c'est nous que le monde a rejetés, coquilles vidées de leur noix.

Tout nous est devenu pauvre, même la substance et Dieu. Et nous ne voyons de la valeur que dans ce qui n'en a pas ou n'en a plus. Pis encore, la notion de valeur nous a quitté. Nous ne pensons plus à la valeur des choses: l'insignifiant nous est devenu instinctif. Les choses pauvres, qui, dans leur pauvreté même ont une richesse à offrir aux riches, sont pour nous, à qui elles ne donnent que leur pauvreté, le pain de chaque jour: soucis contingents, soirées, intrigues. L'essentiel inépuisable s'est évadé de notre étroitesse et nos mains sont revenues aux proportions de l'apparence, nos mains sont retenues aux proportions de l'apparence. Nos mains sont usées: de palper les mêmes contours et notre esprit est habitué.

Comme une coquille nous flottons à la surface de la vie, ballottés toujours en tangente au sommet de chaque vague, errants du quotidien au magazine et de l'hebdomadaire au roman "vient de paraître". Nous glissons toujours et jamais nous n'entrons dans l'eau. Toujours miraculeusement vides, jamais une goutte ne pénètre dans

notre nacelle. Le creuset de notre esprit inutilisé se rouille. Comme des sépulcres blanchis que nous devenons nous refusons de mieux en mieux la chaleur.

Pour communier à l'essentiel, reprendre le goût du pain, il faut la faim. Et la faim ne se mérite pas sans la privation et le silence, qui est la privation essentielle pour l'homme. La privation sable la rouille et fait sauter les blindages et les bandeaux, ouvre des blessures avides, des rivières vers le coeur et l'âme, c'est la seule guérisseuse. Elle débarrasse du poids mort et rétablit l'équilibre merveilleusement sensible et instable: "l'aiguille sensible follement". L'homme pour comprendre et pour vivre doit s'imposer le silence, doit ouvrir en lui le silence du non être comme une oreille béant sur le jeu des êtres et de l'Être.

Le jeu est au delà et au coeur des apparences. Et ce sont la faim et la soif qui donnent le désir de jouer. La faim et la soif sont les filles puissantes de la privation et de la simplicité de coeur, de la privation qui délivre des fantômes extérieurs et de la simplicité de coeur qui délivre des fantômes intérieurs. Ce sont la faim et la soif qui font percer les membranes aux teintes successives pour pénétrer dans le jeu, s'asseoir au festin de nourriture nouvelle inépuisablement, humaine.

Le désir se refuse à celui à qui a des désirs. Et l'amour est désir. L'amour est fruit de la connaissance. Et l'intelligence est fruit de l'amour. Il n'y a pas là que des mots, il y a les protagonistes du jeu. Et ils sont liés si étroitement que les mots sont trop larges pour les distinguer. Les mots prennent de la place et il faut les placer l'un à côté de l'autre. Et la connaissance et l'amour et le désir et l'intelligence si étroitement s'embrassent que les mots glissent autour d'eux et du jeu, comme des habits trop lâches. Sans la privation et la simplicité de coeur les protagonistes restent invisibles et on tient toujours que les mots, les mots vides dont les couleurs changeantes ternissent vite à nos yeux s'habituant.

La faim et la soif sont les flammes qui libèrent nos yeux de la taie déposée par les plaisirs. Elles sont la porte du royaume et les dispensatrices des richesses. Celui qui se remet corps et âme entre leurs mains héritera du royaume et des richesses. Il ne sera plus dans la vie immobilisé au milieu des apparences comme des danseuses, hélas! si tôt connues. Il ira sur la route, toujours avançant au delà des apparences comme des voiles, révélatrices de richesses sans cesse nouvelles, toujours plus belles. Il ira porté par l'enchantement de la contemplation jusqu'à la mort, le dernier voile.

Georges DUFRESNE

Cigarettes
**SWEET
CAPORAL**

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

L'ÉTUDIANT AMÈNE
SES PETITES AMIES
CHEZ
GERACIMO
412 est, rue Ste-Catherine
AIR CLIMATISÉ



QU'EST-CE QUE LA MUSIQUE?

"La musique, c'est quand ça fait plaisir à entendre." Cette définition, si naïve et si enfantine soit-elle, me semble la plus adéquate. La musique c'est en effet le BEAU dans les sons et par les sons.

La musique de son essence tend à l'expression du Beau par les sons, comme la sculpture par les formes, la peinture par les couleurs, la poésie par les mots, la chorégraphie par les mouvements, l'architecture par l'équilibre. Au moyen du rythme, de la mélodie et de l'harmonie, elle crée chez le compositeur, chez l'exécutant, chez l'auditeur ou mieux chez tous à la fois l'émotion esthétique : ce plaisir ineffable et indescriptible.

Art de la beauté en mouvement, la musique est succession, mais son charme demeure et à son seul souvenir on sent vibrer son âme. Ce qui ajoute à cet art, c'est que l'on participe à la création du chef-d'œuvre, que l'on se sent de plus en plus élevé par le Beau qui s'en dégage : le plaisir n'en est que plus vif et plus élaboré.

Dans la sculpture ou la peinture, nous avons un fait : c'est un chef-d'œuvre qui nous tirera des exclamations mais qui sera toujours un choc souvent trop grand pour le commun des mortels. La musique caresse d'abord, elle pénètre petit à petit, elle trouble, elle enchante, elle calme, elle excite, elle irrite, elle torture, elle fait vivre.

Primitivement la musique était l'art le plus universel et le plus spontané, ces deux caractères demeurent toujours, mais il s'y est ajouté quelque chose d'artificiel. L'art a évolué vers la science perdant un peu de son naturel et de sa liberté. Il a acquis sa théorie, ses lois, ses modes, ses moyens, sa logique et sa facture particulière. Le Beau ne sera donc le Beau musical qu'en autant qu'il sera exprimé selon la science musicale.

Cette science de la musique tient plutôt du génie. Car c'est un sentiment inné, des qualités individuelles, un goût personnel, qui, plus que le travail, nécessaire cependant pour la virtuosité, donneront au musicien cette science, cette compréhension des lois harmoniques, rythmiques, mélodiques, contrapunctiques. Un tas de gens, et j'en sais, malgré un travail acharné, accablant, ne furent jamais musiciens.

La musique, selon Saint Thomas d'Aquin, occupe le premier rang parmi les sept arts libéraux et elle est la plus noble des sciences humaines. Au Moyen-Age, on la plaçait parmi les sciences du raisonnement pur, avec l'arithmétique, la géométrie et l'astrologie.

La musique pure n'existe pourtant à peu près pas, malgré son indépendance "elle suggère à notre esprit une représentation de plus en plus complexe où s'amalgament des sensations de tout ordre."

Art d'imitation, par l'agencement des sons, par le rythme, le tempo et le mode, la musique reconstituera des scènes et des paysages. Elle se rapprochera de la peinture. "Le musicien bien organisé, dit Grétry, trouve toutes les couleurs dans l'harmonie des sons."

La musique ne peindra pas seulement des paysages, elle incarnera des

personnages, au besoin elle les créera de toutes pièces. Beaucoup de musiciens ont cherché à exprimer des impressions nettement visuelles, dit Edmond Buchet. Ainsi les portraits de femmes, en particulier, sont fréquents dans la musique française des XVIIe et XVIIIe siècles. Mozart avoue avoir peint Rose Cannabich d'après nature et selon d'Indy, le gracieux menuet de la Sonate dite au Clair de Lune serait le portrait de Thérèse de Brunswick. La peinture musicale ne s'est pas pourtant confinée au XVIIe et au XVIIIe siècles. Mendelssohn, Chopin, Fauré, Dukas, Prokofieff, Rimsky-Korsakow, Berlioz et moult autres ont peint de très fameuse façon. Fantasia de Disney est à la gloire des peintres musiciens.

La musique peut encore exprimer la joie, la douleur, la pitié, la mélancolie, la rêverie, la nostalgie, le courage, la bravoure. "Pour l'immense majorité des gens, la musique c'est cela : la verveuse d'oubli, comme l'amour, la messagère des rêveries sentimentales; celle qui grise la chair et console toute peine; celle qui dissout l'épais brouillard des réalités, adoucit l'amertume des heures de lutte et déguise la fadeur du quotidien, en précipitant, vers les insondables profondeurs de notre imagination déliée, le poids mort de la raison." (Jean d'Udine)

La musique est langage qui sait se faire comprendre, elle exprime des sentiments que les mots même ne peuvent extérioriser et Gide s'écrie "En français? non, je voudrais écrire en musique." "La musique d'une poésie, écrivait Schiller, est bien plus souvent présente à mon âme quand je m'assieds à ma table pour l'écrire, que l'idée nette du contenu, sur lequel je suis à peine d'accord avec moi-même."

Science, art, peinture, poésie, architecture, chorégraphie, sculpture tout à la fois, la musique est l'instrument de culture le plus intéressant et le plus captivant. Par ces différents éléments, elle concourt à la culture de l'intelligence et de la volonté. Théorie, elle fait appel à la raison; science, elle demande l'effort persévérant; art, elle élève l'âme jusqu'à la Beauté par essence; Dieu-Créateur.

La mémoire, la sensibilité et l'imagination jouissent aussi de l'apport de la musique. La mémoire et l'imagination, disait Aristoxène, sont nécessaires à la compréhension musicale, car il faut percevoir ce qui est à l'état de devenir; il faut se rappeler ce qui a passé. L'imagination, grande pourvoyeuse des images sensibles, et l'imagination, qui stimule les idées, servent à toute création, interprétation ou compréhension de musique.

La musique développe le goût. Il y a, il va sans dire, toutes sortes de musiques, ou plutôt il n'y a que la Musique car les autres ne sont pas de la musique, parce que la musique c'est l'expression du Beau. Le Beau tend intrinsèquement et essentiellement à plaire et le goût de sa nature appelle ce qui plaît et ce qui est beau. D'où par la musique éducation et culture du goût...

La musique c'est tout cela et bien d'autre chose encore...

Maurice CHARTRAND

QU'ON SE HÂTE DE SE PROCURER SES BILLETS POUR LE CONCERT DE

JEAN DICKENSON

AU PLATEAU, LE 11 FEVRIER

SOUS LES AUSPICES DES

AUDITIONS POPULAIRES

BILLETS AU LOCAL DE LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE (D' 214) OU DES PRÉSIDENTS DE FACULTÉS

"ALTITUDE 3200"

Nous ne voulons pas faire ici la critique d'Altitude 3200 et de sa présentation. Chacun sait, pour l'avoir lu ailleurs ou pour l'avoir vue, que la pièce de Julien Luchaire n'est pas un chef-d'œuvre et que l'interprétation qu'en a donné l'Equipe bien qu'imparfaite dans quelques détails, n'en demeure pas moins une réussite comme la scène locale n'en a donnée depuis longtemps.

Nous préférons plutôt nous attacher aux circonstances qui ont entouré la naissance de ce mouvement et aux conclusions qui s'en dégagent.

A l'annonce du premier spectacle de l'Equipe notre appréhension fut grande. Nous avions assisté si souvent aux lamentables échecs d'organisations théâtrales munies de tous les avantages financiers, publicitaires et artistiques aptes à mener à un succès, qu'il ne semblait possible un seul instant de voir le mouvement de Pierre Dagenais arriver jamais à une bonne fin, puisque précisément, il était privé des atouts avec lesquels plus forts que lui n'avaient pu réussir.

Non content de le priver de ces moyens élémentaires le hasard et la mauvaise volonté s'acharnent à multiplier les embarras et les embûches sur son chemin: Salle et publicité à payer. Local de répétition à dénicher. Communiqués à rédiger et à faire accepter par les journaux. Bêtise d'une scène et d'un machiniste traditionaliste qui ne veulent rien entendre à son décor et l'obligent à le modifier quelques jours avant la première. Obligation de modifier les jeux de lumières à cause d'une rampe qui ne pourrait pas briller plus que vingt minutes sans mettre le feu.

Malgré toutes ces contrariétés il ne perd pas courage et à cette hostilité des hommes et des choses, il oppose sa jeune équipe prête à tenter l'aventure avec lui. Evidemment, chacun possède bien peu et risque beaucoup plus qu'il peut gagner. Mais, tous ensemble, ils brûlent de la même ambition: réussir; ils sont animés du même désir: donner du vrai théâtre; ils n'ont qu'un but: démentir ceux qui ont douté d'eux. C'est pourquoi, ils se mettent au travail avec acharnement. Ils savent qu'une pièce ne se monte pas en une semaine: ils travaillent deux mois et demi à préparer la leur. Ils savent que le cabotinage tue le théâtre: ils fondent

leur jeu dans un ensemble parfait. Ils n'ont pas de vedettes: ils en créeront une avec leur jeunesse, leur unité, leur entraînement. Ils n'ignorent pas qu'Altitude 3200 n'est pas un chef-d'œuvre: ils se montreront supérieurs à leur texte.

Il n'est qu'un point d'interrogation pour eux: Le Public.

Ils sont maintenant fixés. Il est venu et a rempli quatre fois leur salle. Il les a applaudis, pas par sympathie, amitié ou pitié, mais spontanément et avec un enthousiasme qui ne fait que grandir du lever de rideau jusqu'aux rappels de la fin, où il se transforme en ovation.

Ce succès, ils le méritaient. Mais pourquoi? La pièce? Nous en connaissons de meilleures qui n'ont pas touché le public. Les interprètes? Ils sont tous jeunes et peu connus. Pierre Dagenais? Il s'efface et demeure l'égal des autres. La curiosité? A moins cher, on la satisfait avec plus de plénitude.

Alors pourquoi?

A notre avis, la réception que le public a faite à l'Equipe tient à ce que ce jeune groupe par la sincérité qui l'anime et le guide vers le seul but du travail bien fait donne une terrible leçon à ses aînés.

Même si l'effort de Dagenais devait s'arrêter là, il n'aurait pas perdu son temps. Son geste aurait servi à prouver qu'une bonne représentation ne s'improvise pas et que le succès d'une affaire théâtrale, ne réside pas dans le capital qu'on y investit, le nombre et la renommée des vedettes qui y participent, la publicité qui l'entoure, mais dans le but qui préside à sa création.

Dagenais a voulu faire du théâtre. Il n'a pas voulu s'enrichir. C'est pourquoi il a réussi. Si chacun avait toujours pensé comme lui, l'art dramatique n'aurait certes pas subi tant d'échecs à Montréal.

Nous regrettons de ne pouvoir parler ici du prochain spectacle de l'Equipe. Dagenais préfère préparer d'abord son spectacle et l'annoncer ensuite, qu'annoncer d'abord et préparer après, quitte à ne pas être prêt le jour venu de la représentation.

C. D.

SCHMITZ ET DEBUSSY

D'une longue association entre Schmitz, alors un jeune pianiste, et Claude Debussy, résultent la beauté et la vérocité d'interprétation de la musique de Debussy par Schmitz. Non seulement son jeu, mais encore son attitude envers la musique, porte l'influence du grand maître.

Schmitz raconte, par exemple, un incident qu'il n'a jamais oublié, montrant avec quelle subtile sensibilité Debussy s'adaptait à son entourage et à son art. Ceci eut lieu lorsque Schmitz, le célèbre pianiste français qui se fera entendre en concert vendredi soir, le 29 janvier prochain, à la Salle du Plateau, n'était qu'un adolescent. Il fut invité à accompagner l'artiste Maggie Teste au studio de Debussy, près du Bois de Boulogne à Paris, pour une répétition de l'opéra "Pelléas et Mélisande". Pendant un certain temps, tout alla bien, avec sa clarté habituelle, et sa façon magique,

le compositeur parlait, analysait et "visualisait" les différents rôles. Tout à coup, il parut dérouter et s'arrêta au milieu d'une phrase. Il fait les cent pas, en avant, en arrière, regardant de tous côtés, sous les tables, les chaises, sur les tablettes. Il cherchait un petit éléphant en bois sculpté qui, habituellement, occupait une certaine place sur son bureau. Il le remet à sa place accoutumée, et poussant un soupir de soulagement, reprend ses explications au point où il s'était interrompu.

L'un des trésors que Schmitz prise jalousement est la première édition des deux volumes des Préludes, corrigée par Debussy lui-même. Ces corrections sont faites d'une si fine écriture, qu'à première vue, on peut à peine les distinguer. Et cependant chacune de ces corrections a été pour Schmitz un lien dans la chaîne qui l'attache à Debussy et en font l'un de ses meilleurs interprètes.

PROGRAMME

I	
Burlesque en sol mineur	D. Scarlatti
Bourrée en si mineur	D. Scarlatti
Choral-Prélude: "Je t'invoque, Seigneur"	J. S. Bach-Busoni
Prélude et Fugue en la mineur	J. S. Bach-Liszt
II	
Prélude, Choral et Fugue	César Franck
III	
Première danse espagnole, de "La Vida Breve"	de Falla
transcrit par E. Robert Schmitz.	
El Puerto, de la suite "Iberia"	Albeniz
Danza Iberica	J. Nin
Rigaudon, du "Tombeau de Couperin"	Ravel
Toccata, du "Tombeau de Couperin"	Ravel
IV	
Préludes	Debussy
a) La Puerta del Vino	
b) La Terrasse des audiences au clair de lune	
c) Ce qu'a vu le vent d'Ouest	
d) La Cathédrale engloutie	
e) Feux d'artifice	
Danse en mi majeur	Debussy

AU LADIES' MORNING MUSICAL CLUB

"La musique de chambre est la forme la plus pure, la plus parfaite de toute musique instrumentale. Chacun y joue son rôle de façon lucide, les thèmes se suivent sans difficultés, les parties s'équilibrent, les sons s'harmonisent et se marient avec la délicatesse la plus sensible et la plus exquise." — Pour les oreilles habituées aux tonnerres de grand orchestre et aux timbres compliqués et parfois exotiques des symphonies modernes, la musique de chambre, dans sa grande simplicité, reste souvent incomprise et malheureusement méprisée. Elle nous paraît enfantine et grêle.

Au contraire, il faut à ces compositeurs une grande perfection, un soin infini des détails et des nuances, un phrasé sans reproche, car en raison de la lucidité même de cette musique, tout est à nu, la moindre faute est visible; les gaucheries qui souvent passent inaperçues, dans l'exécution et dans l'étoffe même d'une œuvre symphonique, ne se supportent pas dans un ensemble de trois, quatre ou cinq exécutants.

Les compositeurs et les artistes qui s'adonnent avec succès à ce genre de musique font preuve d'un grand raffinement d'esprit, et d'une rare sensibilité. Tel est le cas du «Curtis String Quartet», que nous a présenté le «Ladies' Morning Musical Club», jeudi dernier. De Haydn on entendit le Quatuor, op. 77 no 1. Gracieux, fin et gentiment mélodieux, il fut joué avec une perfection de style, une précision étonnante.

Le Quatuor op. 18, no 2 de Beethoven, classique mais plus passionnément humain, fut aussi remarquablement interprété. Le Scherzo et le Finale plaisent particulièrement, grâce à ce rythme caractéristique que le quatuor Curtis a d'ailleurs su rendre à merveille.

Afin d'initier l'auditoire à la dernière œuvre du programme on donna quelques commentaires fort intéressants sur Smetana. Ce grand Bohémien du 19e siècle avait peut-être plus que quiconque le culte de son pays, de ce pays slave, qu'il ne peut s'empêcher de nous rendre sensible dans presque toutes ses œuvres. Ainsi en est-il de son quatuor en mi mineur (From my Life). Dramatique 1er mouvement, plein d'espoir et d'élan. Puis une polka issue d'airs paysans, et un superbe largo, plein de désillusions, de luttes, de peines; et en dernier lieu, un Vivace, où reviennent les thèmes du début: une véritable récapitulation de toute son existence. Une note aigüe en particulier soutenue au premier violon suggère l'effrayante destinée de ce second Beethoven, note qu'il déclare lui-même avoir entendue avec les premiers symptômes de la surdité.

Bref, un programme de choix exécuté avec une rare perfection dont nous savons gré au «Ladies' Morning Musical Club.»

Lorraine GABOURY

Gazette Artistique

AU THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ.....	Rose Bampton, le 25 janvier
AU PLATEAU: LES CONCERTS SYMPHONIQUES.....	soliste: André Mathieu le 26 janvier
AU MONUMENT NATIONAL: LES VARIÉTÉS LYRIQUES.....	Mandrin, les 23, 24, 26 janvier
AU PLATEAU.....	Robert Schmitz, pianiste le 29 janvier
AU PLATEAU: LA SYMPHONIE FÉMININE DE MONTRÉAL.....	Carl Friedberg, pianiste le 3 février
AU THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ.....	Paul Robeson, le 8 février
AU PLATEAU: LES AUDITIONS POPULAIRES.....	Jean Dickenson, soprano le 11 février

PHOTOGRAPHE ATTITRÉ DES ÉTUDIANTS

309, RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)
STUDIO: LANCASTER 5478
Domicile Outremont: CALMET 5961

INSTITUTION CANADIENNE-FRANÇAISE

LABORATOIRE KADEAU
LIMITÉE

PHARMACIE EN GROS

LES TROIS ELEMENTS DE NOTRE DEMAIN



MARDI SOIR PROCHAIN
ANDRE MATHIEU
SOLISTE
AUX CONCERTS SYMPHONIQUES

RECRUESCENCE DE MUSIQUE FRANCAISE

Silencieux depuis le début de décembre, les Concerts Symphoniques de Montréal nous revenaient, le 12 janvier dernier, sans soliste, avec un programme qui fait honneur à la musique d'orchestre.

Avec la Suite en trois pièces de "Céphale et Procris", M. Defaux mettait en lumière un auteur qui mérite mieux que l'oubli: André-Modeste

Grétry. La légèreté joyeuse du Tambourin et du Menuet rappelle l'humeur délicate de Mozart dans son Quintette bien connu pour clarinettes... La Gigue est plus que joie, mais gaieté colorée justifiant bien le mot de Grétry lui-même: "Le musicien bien organisé trouve toutes les couleurs dans l'harmonie des sons". Musicien bien équilibré, il semble bien qu'il fut aussi un diplomate bien équilibré, puisqu'il traversa, sans laisser sa tête à la guillotine, la piètre considération de la Révolution française pour les musiciens.

"La Symphonie No 3", de Brahms, deuxième pièce au programme, nous procure peut-être un peu trop de calme et d'ennui: l'allegretto du troisième mouvement est beaucoup trop "poco" pour nous redonner la vie.

Les deux pièces suivantes, "Roméo et Juliette" et "Quiet City", respectivement de Tchaikowsky et d'Aron Copland, sont deux poèmes symphoniques. Le poème symphonique est sans doute facile à comprendre, mais c'est une arme à deux tranchants, car la musique comprend tous les arts et non seulement la peinture: la haine des Montagus et Capulets a fait le malheur des amants de Vérone, c'est sûr, mais on préférerait réserver la grosse caisse et les cymbales inlassables pour les bruiteurs théâtraux.

Le sens de l'autre poème, "Quiet City", nous est donné par Copland lui-même, qui avait d'abord écrit cette musique pour une pièce d'Irwin Shaw. La pièce échoua, et Copland en fit un poème où le joueur de trompette essaie de ramener la ville endormie au sentiment de son insécurité. C'est très émouvant, si l'on pense seulement à la malheureuse Europe; le poème d'ailleurs date de 1941. M. Gortskoff à qui l'on confia la partie de la trompette, est un véritable artiste.

Comme dernière pièce, "La Fête Polonoise" d'Emmanuel Chabrier. C'est un extrait de l'opéra "Le Roi malgré lui". Par moments, on se croirait non à Cracovie, mais à Vienne. Mais l'auteur avait déjà célébré la danse espagnole comme la danse polonoise ou viennoise; il n'est donc pas étonnant qu'on y trouve un peu de tout, et qu'il nous semble entendre de la Mazourka ou de l'Espana, là où il ne saurait y avoir que de la Cracoviak.

Il existe une recrudescence de musique française dans les programmes des Concerts Symphoniques. La Matinée de samedi dernier, après avoir repris "Céphale et Procris" et "La Fête Polonoise", continuait dans le même sens avec Fauré, dans sa "Ballade en fa dièse majeur" et Bizet dans son ouverture dramatique "Patrie". On ne saurait trop en remercier les responsables des Concerts. Il est entendu que le beau est sans frontières et l'art sans nationalité, mais cela conserve l'avantage de nous faire connaître des compositeurs de notre culture ignorés ou oubliés sans raison.

G. A.

Nous revenons de vacances. (Ceux qui en ont eu). Nous avons disposé d'un certain nombre d'heures libres, et nous n'avons pu faire autrement que de réfléchir. Et quelques questions se sont présentées à notre esprit, puis sont revenues par la suite avec insistance. "Quand seront terminées mes études, qu'est-ce que je souhaite que soient mes conditions d'existence? Qu'est-il que j'attends, dont je ne saurais me passer, — qu'est-il encore que j'attends et que je sacrifierai pourtant, s'il le faut?"

Nous nous sommes recueillis. Dans l'inactivité nous avons parfois trouvé des journées longues. Aussi nous avons décidé que, présentement, ce n'est pas à l'oisiveté que nous nous préparons. Nous ne cherchons pas ici à l'Université des formules pour faire fortune en vingt-quatre heures, et fainéantiser ensuite le reste de notre vie. Ce que nous désirons, nous l'avons lentement délimité en nous, — et voici que ce peut maintenant être rendu public.

Tout d'abord posons que cette délimitation, pour générale qu'elle se prétend, reste sujette à des modifications selon les individus. Pour l'un, l'accent pourra porter sur ceci, et pour l'autre sur cela. Toutefois nous ne croyons pas présomptueux de déclarer que les normes qui seront ici établies peuvent être, sans insécurité trop grande, appliquées à la moyenne des étudiants. Non, ce n'est pas un texte solennel que voici, une affirmation avec accompagnement de fanfare de nos "buts d'étude" (pour parodier la phraséologie officielle), — mais à tout le moins les lignes qui suivent pourront servir d'utiles rappels.

Nous, qui sommes dans la vingtaine plus ou moins avancée, et qui ne "gâchons pas encore notre vie", nous nous permettons parfois de jeter un regard sur l'avenir. Et quand nous nous accordons cette permission, voici ce que nous entrevoyons. Ce pourra servir de réponse à ceux qui se demandent quelle idée saugrenue nous a poussés à "perdre" ici de trois à six ans de notre existence. Ce sera, en même temps une réplique à ceux à qui ça ne plaît pas que nous nous soyons ici cantonnés. Ce sera enfin la riposte à ceux-là qui ne se gênent pas pour juger que c'est: embusqués, qu'il faut dire. Mais enfin rien ne nous assure que ceux-là comprendront qui ne nous comprennent à l'heure actuelle... On prétend employer avec nous les termes propres, — puissions-nous, à notre tour, trouver les termes propres pour justifier notre attitude, à supposer que nous ayons besoin de justification.

Demain, pour nous, ce n'est pas un horizon, mais des horizons. Notre voyage se termine en trois points d'arrivée différents. Et ces termes-là, c'est un même ciel qui les recouvre, — tout

au long du parcours, nous sommes du même esprit. Cet esprit, nous n'aurons pas le mauvais goût d'affirmer qu'il est toute générosité, — mais nous n'en finirons pas de proclamer qu'il n'est pas tout égoïsme. Nous reviendrons plus loin sur ce firmament global, — voyons pour le moment ce qu'il en est des objectifs terrestres...

Tout d'abord, une province vers laquelle nous nous acheminons, où nous projetons de nous installer. Et ce sont nos ambitions. Puis, à condition que cette première lutte ne nous réclame entier, c'est vers un pays que nous nous dirigeons, — nos aspirations. Continuant cette ascension, c'est un espace sans limites que nous désirons maintenant couvrir, — et ça, c'est notre idéal.

Nos ambitions sont légitimes. L'existence est de telle sorte agencée qu'il revient à chacun de s'organiser pour que la vie lui soit conservée. Si nous en étions encore à l'époque de la Manne, nous raturerions d'un seul coup de plume, et sans arrière-pensée, cela que nous appelons nos ambitions. Mais cette nécessité est loi. Et nous nous jouerions un vilain tour de n'en pas convenir. Oui, nous le confessons sans honte, il est des choses que nous ambitionnons.

Mais nous ne courons pas après le luxe. L'aisance honorable nous suffit. Une aisance suffisante pour nous assurer une certaine liberté d'action. Une aisance qui nous permettra de tenir notre rang, de ne pas déroger aux yeux des hommes. Est-ce vraiment si grave qu'un avocat compte retirer suffisamment d'argent de sa clientèle pour n'être pas obligé de travailler aux Postes la nuit? Est-ce vraiment condamnable qu'un médecin espère que sa pratique pourvoiera à tous ses besoins, et à ceux de sa famille? Reconnaissons-le: une profession, c'est d'abord un gagne-pain, c'est un métier dans l'exercice duquel on ne se salit pas les mains, et qui demande l'activité du cerveau au lieu que des bras. Nous avons nos ambitions. En venir, un jour, à n'avoir plus de soucis matériels. Pour nous reposer? Pour nous accomplir. Qui ne pense pas à ces dernières années où le travail ne sera plus une obligation. Et nos loisirs, alors, ne se transformeront pas en stérile dilettantisme, — mais ils se grefferont sur notre expérience, nous permettant enfin d'accéder à des domaines dont l'agitation du combat pour la vie nous avait jusque-là fermés les portes. Je développe parfois cette fantaisie, dans mes moments de rêverie, que toute l'existence n'est qu'une semaine. Avec cette seule différence qu'il y a deux dimanches, — l'un au début, c'est l'enfance et la jeunesse, — l'autre, aux approches de la fin, et c'est la retraite. Ce dimanche-là, on se repaît de ce dont la semaine fiévreuse et exigeante

nous avait injustement privés. On se retrouve enfin, on se possède, et l'on a tout loisir de s'enrichir humainement. Mais c'est une toute autre histoire...

Il y a parmi nous des fortunés: le succès leur sourira. Et ce n'est pas leur argent qui est à envier. Mais le temps qui leur écherra ainsi, les possibilités de désintéressement. Oh! combien de nous ne seraient-ils pas prêts à faire maison nette, dès maintenant, de tout calcul, si on leur garantissait seulement toute leur vie durant le nécessaire compatible avec leur rang. Pour s'adonner aux oeuvres de création. Qui, à la patiente recherche; qui à l'opiniâtre labeur. Qui, à la maîtrise de l'expression. Si les hommes n'avaient pas à se nourrir, vêtir et loger, j'imagine qu'il y aurait profusion de chefs-d'oeuvre, découvertes, etc. Et c'est justement ce qui est grand, — de produire dans les difficiles conditions présentes. Insensiblement nous nous sommes éloignés des ambitions serviles, — n'apparaît-il pas que nous voici chez nos aspirations? Et ce ne vous semble-t-il point que, déjà, tout a été dit là-dessus? Nos aspirations, c'est d'avoir la chance, avant de mourir, de donner notre plein rendement. Notre rendement professionnel, notre rendement humain. Faire notre métier d'homme dans toute sa plénitude. Avoir tout tiré de chacune de nos facultés, avoir pressé le citron au point d'en extraire la dernière goutte de jus. Quelle nostalgie ce doit être de se sentir partir alors que tant de nos forces demeurent inexploitées! Que cela ne nous arrive!

Nos aspirations se réclament encore d'une portée sociale. Nous serons appelés parmi les hommes à des rôles de chefs, de meneurs, ou de conseillers. Lourdes responsabilités. Nous porterons quotidiennement le fardeau d'avoir pris place dans les rangs de l'élite. Nos aspirations, c'est de ne jamais nous démettre, de ne jamais trahir, enfin, de remplir toutes et chacune de nos obligations. Certains d'entre nous deviendront des hommes publics, — leur tâche sera de présider aux destinées d'une ville, d'une province, du pays peut-être. Formulons le souhait qu'alors ils se souviennent que je traitais de ceci au chapitre, non pas des ambitions mesquines, mais des aspirations désintéressées... Que nous n'oublions jamais la fonction sociale du moindre de nos gestes, — gérer une entreprise, diriger une manufacture, rien de cela ne peut être indifférent à la collectivité.

Et notre idéal? Notre idéal, c'est tout cela, et quelque chose de plus. C'est cette passion poussée au paroxysme de l'utilité de nos actes, de la fécondité de notre vie. C'est ce fervent désir d'avoir vécu généreusement à la fois et pleinement. D'avoir laissé,

au monde et aux hommes, quelque chose de nous, — quelque chose dont s'enrichiront ce monde et ces hommes. Quelque chose. Même si ce n'est apparent. Quand ce ne serait qu'un souffle, une pensée, un geste anonyme, — quelque chose enfin dont l'humanité pourra redorer son blason. Construire, édifier, s'il se peut — participer, cela se peut pour tous. Collaborer. Notre part. L'histoire du monde est une cathédrale, — et elle attend après notre dignité, notre noblesse, pour se garnir d'une pierre nouvelle... S'il en est un seul qui se démet, ce sera un deuil dans l'éternité des siècles...

Notre idéal ne connaît pas de frontières. Bien sûr, il se situe d'abord dans les limites de notre nationalité, de notre religion. Mais il est plus vaste que ça. Il touche véritablement à tout ce qui est humain, et rejoint par là le divin. Notre idéal n'a rien de gigantesque, mais il s'enfonce profondément dans les réalités précieuses et dans le spirituel. Il déborde, au point d'être un touche-à-tout. Et cet idéal, qui est la troisième portion de nos horizons, c'est encore lui qui revient, sous le déguisement d'un firmament, transformer nos ambitions, les démercantiliser, — qui revient leur insuffler cet esprit de dévouement sans calcul de bénéfices ou d'avantages. Tout n'est pas monétaire pour nous, — rien ne l'est. Ne nous laissons pas toutefois, une certaine prudence est de mise. Nous savons concilier. Et conciliation n'est pas compromission. Nous verrons à nous maintenir en existence, sans pour cela devenir des monstres d'accaparement monétaire...

Un poète que je lis parfois a déjà traité ce sujet. L'idée est identique, il n'y a ajouté que le lyrisme. "Oh! mourir d'épuisement. De n'en pouvoir plus. Mourir de ne plus pouvoir. Etre vide alors comme un sac, que l'on a vingt-et-une fois retourné de l'endroit à l'envers, puis de l'envers à l'endroit, — pour qu'aucun grain ne se perde. Etre cette fleur qui, lorsqu'est venu le moment qu'il la cueille, est parvenue à son plein épanouissement. A donné son parfum, et ses fruits, — et, dans ses fruits, une semence par laquelle elle devient immortelle..."

Et c'est cela qu'avant tout nous désirons de toutes les forces de notre désir! Ce sont ces visions que ramènent nos regards de leur incursion en demain. Nous étudions, et nous attendons de grandes choses. Réussite? Oui. Occasion de devenir quelqu'un intrinsèquement? Egalement. Mais surtout, — nous espérons vivre de façon que nous puissions quitter cette scène avec la certitude que nous n'y avons pas pour rien figuré...

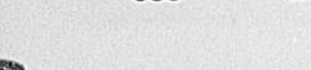
Jacques FONTAINE

Vous Ne Pouvez Perdre en Achetant des CRAYONS MIRADO

Ils sont Certifiés
avec une Garantie de Remboursement

VOUS AVEZ LA CERTITUDE D'ÉPROUVER un plaisir nouveau à écrire et de réaliser une économie quand vous achetez les crayons MIRADO "Chemi-Sealed" Eagle. Points plus fortes, écriture plus douce, plus longue durée. ET VOUS NE POUVEZ PERDRE un sou. Le Certificat de Remboursement inséré dans chaque douzaine offre de vous remettre l'argent déboursé si le MIRADO Eagle ne se révèle pas le meilleur crayon que vous ayez jamais employé.

PROFITEZ de cette offre. Achetez un MIRADO Eagle aujourd'hui même et apprenez comme un crayon peut être bon!
5c chacun... moins par quantités
Fabriqués au Canada



RIEN QUE LA GUERRE

Sous le titre "Le Canada et les Nations Unies", Monsieur Emile Vaillancourt nous présente une série d'articles, conférences et causeries. Le malheur est peut-être d'en avoir fait un livre: on se rend compte qu'à chaque article ou causerie revient toujours le même thème... et les mêmes variations: l'apport du Canada, sa mission, le plan international, humanitaire, la liberté dans la guerre, l'effort de guerre, l'après-guerre et tout le tralala. Ma foi, quelques pages eussent suffi.

Lecture vite monotone. Assommante presque: on ne peut s'expliquer cette bellomanie, je ne puis dire, qui dépasse le patriotisme des Anglais les mieux payés. Et d'autant moins que l'auteur nous semble rempli de zèle désintéressé.

Il chante presque les grandes idées — idéologies peut-être — les Missions impayées, les sacrifices gratuits. Je lui donne raison de s'étonner des barrières tarifaires qui séparent des pays dont les enfants tombent côte à côte dans les batailles. Et nos financiers de guerre jubilent certainement de l'entendre, pas pour le principe précisément, bien plutôt pour la valeur monnayable du désintéressement canadien.

Et le pays pousse, dans cette galère, jusqu'au bout du monde, pour la Mission, le beau rôle, pour le Grand Canada, pour le privilège, quoi! de faire la guerre... et pour les prunes. Le Canada a certes le droit d'agir en pays souverain. M. Lapointe, au temps de la paix, a su le revendiquer. Mais il faut une guerre, une autre, imaginez,

pour que le Canada trouve enfin l'occasion, — apparemment — d'exercer sa souveraineté. Au fond, de se mêler de tout et de payer les frais de la partie. Ce dont vous ne parlez pas, mon cher Monsieur. Mais oui, le Canada paye généreusement, chevalier des grandes causes, réceptacle des misères mondiales, et qui fait la guerre par dilettantisme, si les nazis n'étaient si méchants.

L'auteur élague trop facilement les autres problèmes, qui subsistent... La guerre n'est pas un autre "Après moi le déluge", il reste encore le Canada. Ruiner le Canada pour être libre! Libre d'être ruiné? même ça, la ruine viendra toute seule. Je consens que l'auteur trouve ici, aidé de toute sa verbosité, j'allais dire son talent oratoire, de tout son souffle, de beaux thèmes à développer. Mais il ne faut pas aussi radicalement rétrécir son horizon; la bellomanie ne devrait pas à ce point enlever l'esprit critique, fermer les yeux sur les autres aspects de la question.

Je crains que M. Vaillancourt, bonne-ententiste — de bonne foi, je l'admets — ne devance inutilement nos compatriotes anglais. Je crains que son noble désintéressement ne les surprenne et ne les fasse sourire. Je voudrais voir cinquante têtes comme la sienne débattre la Conférence de la Paix — à moins que cette belle ferveur bellomaniaque ne soit de l'impérialisme déguisé. Mais Dieu nous garde de la voir jamais présider au destin du Canada. Vraiment, notre chère patrie, vous l'offrez trop généreusement.

Toutefois, je retiens l'opinion de M. Vaillancourt sur la conscription — la conscription inutile — et sa courageuse conférence au Club Kiwanis: **Etranges loyautés.** Il y prend fait et cause pour

la vraie loyauté canadienne-française, tout en soupesant la valeur souvent monétaire du loyalisme anglo-canadien depuis un siècle. Somme toute, vous aimerez mieux M. Vaillancourt dans l'Histoire: moins de verve, plus de clarté et de prudence.

Guy GENEST



Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

OU SE PROCURER "LE QUARTIER LATIN"

Chez les dépositaires dont voici la liste:

- DUPUIS FRERES
- TERMINUS CRAIG
- LE VENDEUR DE JOURNAUX, angle St-Denis et Ste-Catherine
- LE VENDEUR DE JOURNAUX, rue St-Jacques face à l'édifice Banque Royale
- LA LIBRAIRIE DEOM, 1247, rue St-Denis
- L'ÉLÉPHANT BLANC, 3414, rue St-Denis
- LA PHARMACIE LEDUC, rue Maplewood, près Bellingham
- HOPITAL STE-JUSTINE
- COLLEGE BREBEUF
- EXTERNAT CLASSIQUE GRASSET
- LIBRAIRIE DES VARIETES, 800 est, ave Mt-Royal
- ECOLE DES BEAUX ARTS
- SEMINAIRE DE PHILOSOPHIE
- COLLEGE MARGUERITE-BOURGEOYS
- COLLEGE STE-MARIE
- ECOLE NORMALE JACQUES-CARTIER
- LA LIBRAIRIE PONY, 554 est, Ste-Catherine
- PHARMACIE BRODEUR (angle Côte-des-Neiges et Queen Mary Road)

ROMAN TRANCHE MINCE . . .

CRUELLE ATTENTE

par EMILIEN LABELLE

PREMIER CHAPITRE

LUTTES INTESTINES

Les LaBranche - DesLauriers dits Fougère font assez bon ménage. Pour sa part, madame Raffole des mondanités, clubs de bridge-causerie, cercle de couture-causerie et autres meetings-causerie (s'il vous plaît, prononcez "mitings") où elle peut déposer, tout à l'avant d'un fauteuil, son imposante ampleur couronnée d'une retrainte chevelure "auburn", couleur dont se défend la nature aux abords des tempes. Quant à monsieur, entré dans la cinquantaine, (son épouse en est aux portes, bien que son âge semble en "quarantaine" depuis dix ans), sujet concis, rond d'épaules, de ventre et de dos parce que rond-de-cuir, il préfère les concerts-boucanes, dégustant boucanes plus que concerts, et les "paisibles" évasions du dimanche après-midi, entre les bras de la divanette.

A part ces légères divergences de goût, théoriques, vous le comprendrez bientôt, monsieur LaBranche partage desirs et volontés de sa chère moitié . . . ("trop chère!" pense-t-il tout bas, devant les factures de la couturière). Desirs, volontés: distinction assez subtile, logique sans l'être, nous en convenons, pauvre monsieur! De toute façon, lecteur, ceci à titre de renseignement préventif, les desirs . . . les volontés de madame s'énoncent et se réalisent en deux temps: d'abord, a) la forme interrogative, douce-reuse, qui, hélas! décroche toujours chez le . . . maître de la maison, le même réflexe, un balancement réprobatif de la tête. Par voie de conséquence une détonation éclate, b) partie exécutive, "Henri!". Et il obéit avec "béatitude" à sa "raison de vivre".

Cela dure depuis près d'un quart de siècle. Malgré tout, et c'est là le beau côté de l'amour conjugal, monsieur, remplaçant fièrement son faux-col, dira de sa "Rose":

— "Je l'adore . . . elle fait ce qu'elle veut de moi!"

De son côté, madame, entr'autres confidences, soufflera à sa voisine, au concert des dames patronnesses:

— "Monsieur LaBranche? Le type du mari parfait, à mon avis."

— "Il va sans dire, chère amie."

— " . . . jamais un mot . . ."

Jamais! Une seule fois le brave homme osa la contredire. Il y a de cela dix-huit ans, âge de leur fille unique. Une seule fois, nous ne nous souvenons plus à quel sujet. Ce fut son dernier mot, source de bien des maux, de bien des maux. Mais, ma foi, la physiologie du "mari parfait" perd sa molle indifférence, ce soir. Dans l'air, une menace de contrariété . . . Malheur! voyons ce qui se passe . . .

Sur la fin du souper, moment favorable pour entamer des dis-

cussions, nos deux conjoints ne parviennent pas à s'entendre. Vous jouez avec le feu . . . de votre amour, monsieur LaBranche! Disons, pour justifier un peu cette dangereuse innovation, qu'il s'agit d'une question importante, — " . . . capitale, capitale, Henri!"

martelle la Pandore: le mariage de leur fille Peggy. (Peggy . . . vous comprenez, une petite cousine de maman demeure à New-York). Eh! oui, tout à l'heure maman déclarait que sa fille, lui ressemblant "comme une petite sœur", au témoignage de gentilles amies, suivrait l'exemple maternel et se marierait jeune. Il faut donc y songer dès aujourd'hui. N'a-t-elle pas dix-neuf ans? On lui en donne vingt . . . et elle les prend, ce que sa "petite sœur" ne peut comprendre. Il faut y songer dès aujourd'hui, car — "Elle ne courra pas la chance de mourir dans le célibat!"

— " . . . la chance, en effet", entend murmurer la pipe au bec paternel. Après une quinte de toux:

— "La marier, la marier . . . mais à qui, chère Rose, à qui?"

— "Jolie question! mais à un monsieur chic, à l'aise dans ses vêtements et son gousset, muni de relations distinguées, enfin de tout ce qui peut la rendre heureuse."

Puis, une pause (qui rafraîchit). Elle continue:

— "Non, certes, nous ne mourons pas et la laisser seule dans la vie . . . nous n'en avons qu'une!"

— "Une vie, ça suffit, allez . . ."

— "J'ai dit seulement une fille."

Oup! monsieurs se brûle la langue avec un café devenu subitement trop chaud. Une grimace. Un soupir. Un sourire.

— "Ma chère Rose, Peggy ne connaît aucun jeune homme, à ce qu'il me semble."

— "C'est pourtant vrai. Elle te dira bien, la sotte, qu'elle connaît le petit placier du cinéma, "aux traits si délicats et si spirituels". Mais enfin, elle ne l'a jamais vu au grand jour. De l'enfantillage, ça passera. Sois tranquille, mon vieux, elle en connaîtra des jeunes gens. Tiens, demain, je propose à quelques amis, les "mieux", de former un cercle intime entre nos grands enfants. Madame LaRivière a sa fille; madame LeLong-DuBois, deux garçons, Mrs. Proot, mon doux! a trois filles, trois garçons . . . Mais c'est merveilleux. Les réunions se tiendront le dimanche après-midi, sous ma surveillance. On fera de la musique, des récitations, . . . de l'esprit, et ma fille qui en a tant! Merveilleux . . . Les jeunes, tout en tuant le temps, viendront à se connaître un peu. Et parmi les messieurs, se trouvera sûrement l'idéal dont je rêve pour notre fille!"

Monsieur LaBranche flatte nerveusement "Jip" qui vient de lui sauter sur les genoux. Le silence se coagule. Psss . . .

Jip, dont l'humeur règle celle de sa propriétaire, incarne pékinoisement, derrière une façade écrasée, une intelligence développée, oh! mais développée . . . comme sa maman adoptive les sœurs de bal. Dans l'album des portraits de famille, repose la généalogie complète des deux lignées antécédentes de cet amour de Jip, document que l'on exhibe avec orgueil à quiconque en manifeste, ou non, le désir. Imaginez! le père, Jip senior, gagna, au temps de sa jeunesse, trois médailles: l'une, d'or, pour sa beauté, l'autre, de fer, pour sa santé, et la troisième, en terre cuite, pour son savoir-vivre.

Soudain, la porte d'entrée vibre, s'ouvre, regarde entrer Peggy qui revient de son cours de diction, puis lui donne une poignée de main et se replace dans le cadre. Tandis que la jeune fille enlève son manteau de "cils", la maman se levant de table demande, mielleusement et "piano":

— "Dis, Henri, tu te trouves merveilleux mon projet?" (a)

— "Bien . . . le dimanche après-midi . . . franchement . . . non, vois-tu . . ."

— "H - e - n - r - i ! ! ! (b)

— "Euh! . . . merveilleux, merveilleux en effet."

(à suivre)

AVERTISSEMENT: Ce récit est une oeuvre de pure imagination (!) Son invraisemblance l'indique d'ailleurs, dès le début. Les noms des personnages fictifs: choisis au hasard. Donc, toute ressemblance . . . coïncidence dont l'auteur . . . s'excuse.

A LA GARDE DE DIEU!

A l'occasion du nouvel an, me voici chez toi, Jean-Baptiste, pour t'offrir mes vœux et causer un peu de nos temps anxieux.

Ton courageux sourire est bien accueillant, mais tu branles la tête. Les choses qui se passent sont inquiétantes, en effet, et chaque jour fait avancer d'un pas vers un avenir douteux.

Ton monde se transforme sous tes yeux. Tandis que tu assistes et prends part, bon gré mal gré, au fantastique dérangement, impuissant à te retenir dans la voie inconnue, ton monde, ton cher vieux monde, si paisible et si stable, est bien ébranlé. A tout moment, tu crains qu'il ne s'écroule. Tu peux bien branler la tête, Jean-Baptiste, mais tu ne dois pas perdre espoir.

Je suis beaucoup plus vieille que toi, n'est-ce pas, moi la Saint-Jean-Baptiste, et j'ai vécu assidûment dans le passé. On me l'a même reproché. Mais cette histoire canadienne qui m'est si familière, ces grands hommes que furent nos humbles aïeux, ces héros qui font notre gloire: martyrs, découvreurs et pionniers, fondateurs de villes et de dynasties paysannes, tous nobles coeurs battant au service de Dieu et de la Patrie, ce Passé de volonté, de dévouement et de courage m'ont conservé l'instimable bien de la Foi et de l'Espérance.

Cette poignée de gens qui nous a précédés, ce petit grain de sénévé, cette poussière de peuple, à peine perceptible dans l'immense forêt canadienne, à peine existante, hier, aux yeux du monde, quelle incroyable et irrésistible vertu l'habitait donc pour que nul obstacle, nulle misère, nulle vicissitude n'en aient pu arrêter

l'élan, la croissance, l'ascension vers le destin? Nature, indigènes, ennemis, tout a été dompté. Maladies, faiblesses, convoitises, tout a été surmonté. Fermes dans l'épreuve, inébranlables dans la tentation, intrinsèques sur l'honneur, nos pères ont eu confiance en Dieu et en la Patrie. Tu connais comme moi, Jean-Baptiste, les moments sombres de notre histoire, où tout semblait désespéré, tout perdu sans retour. Ces heures mauvaises ont passé les unes après les autres et nous, nous sommes encore là, par la grâce de Dieu.

Mais, me dis-tu, c'est de toutes parts que viennent aujourd'hui les vents contraires. Tous les domaines sont assaillis à la fois. C'est un perpétuel état d'alerte pour tous nos droits, même les plus chers, même les plus sacrés. La ferme, l'atelier, la profession, le commerce et l'industrie, la famille même n'échappent pas aux coups de la tempête. Et les idées, grand Dieu, sont bouleversées comme à plaisir. C'est à perdre la tête.

Pour nous, Jean-Baptiste, les jours sombres, les nuits noires ont conduit inmanquablement à de lumineux lendemains. L'insaisissable demain nous a fidèlement valu les plus consolantes compensations. Le doute n'a donc pas sa place dans nos coeurs.

Alors, que faut-il faire? A l'ouvrage, Jean-Baptiste, à l'ouvrage! C'est la grande recette de toujours. Prends ta charrie ou ton aune, ton outil ou ta plume, prends ton arme s'il le faut, et sans hésiter travaille. Travaille où tu te trouves, au poste du moment. Travaille, Jean-Baptiste

et prie. Et ne renie ni n'abandonne rien. Ni ton bien, ni les tiens, ni tes traditions, ni tes coutumes, ni rien de ce qui fait ta grandeur et ta force. Reste toi-même. Tu ne saurais être rien de mieux.

Tu portes en ton coeur, depuis trois siècles et plus, la charité du Christ et sur tes lèvres le verbe de France. Franc et sans dol, ton regard lance la flamme des aïeux. Tu portes haut en l'immense Amérique la flamme de l'Esprit. Ton rôle est grand et ta mission providentielle. Ferme ton oreille aux sollicitations oiseuses, aux vains bruits d'un monde en délire. Comme tes pères, Jean-Baptiste, va, prends hardiment ta part du fardeau du jour. Fils de l'Eglise et de la France chrétienne, tu as conservé le Dépôt. Va, travaille, crois et espère. A la garde de Dieu!

La Société Saint-Jean-Baptiste du Canada

"PUIS-JE DIVORCER?"

De nos jours, les gens changent d'idée comme de chemise.

Quand le grand "oui" du sacrement de mariage est prononcé, peut-on revenir en arrière? N'a-t-il des cas exceptionnels où l'Eglise a rompu le lien matrimonial?

Des gens sérieux avancent qu'il est inhumain de la part de l'Eglise, de refuser la liberté à deux époux, quand leurs goûts et leurs inclinations ne se correspondent nullement. Que penser de cette opinion?

L'Eglise permet-elle un moyen terme entre la liberté complète et la stricte vie conjugale? Que dit-elle de la séparation de corps et de biens?

Tous les angles de cette question épineuse du divorce sont étudiés dans "Puis-je Divorcer?", la 22e brochure de la Collection "Face au Mariage". Pour la somme de 10 sous, on peut l'avoir chez son libraire ou aux Editions Fidès, 325, rue St-Denis, Montréal.

HOCKEY ET NON... TRUST!

Vous avez l'air, mon cher Diogène, d'être dans cette soupe non-bouillante, et il est évident que le manque d'activité dans le domaine du gouret n'est pas de votre goût.

Je partage entièrement votre avis, mais peut-être auriez-vous pu la réchauffer grâce à votre "lanterne . . ."

Je vous entends dire que vous ne pouvez pas comprendre comment nous avons été écrasés. Moi, je le comprends parfaitement.

Des difficultés qui sont légion, voilà ce qui a suffi à cuire notre biscuit. En effet l'intervention d'un zélé qui a mêlé le principal atout, le manque de moyens de transport, la situation obscure qui poursuit carabin en ces temps guerriers, les examens à la mi-janvier et février, etc., etc., voilà en quelques mots les raisons pour lesquelles nous avons cru bon de mettre bas aux activités de la ligue inter-facultés.

Mais ça n'est pas la peine, monsieur Diogène, de faire grise-

mine à ce sujet-là. Regardez en face ce à quoi nous avons cru bon opter.

Connaissant la colonne vertébrale de notre organisation (ne vous en déplaise) et sachant qu'il y a assez de caoutchouc et de ressorts d'acier pour redresser notre armature morale, il a été décidé que le conseiller sportif de chaque faculté aurait l'initiative d'organiser des joutes avec des clubs étrangers au lieu et à la date qui leur conviendrait le mieux.

Le "trust renouvelé d'un Grand Club", comme vous le dites si bien dans le dernier numéro du QUARTIER LATIN, sachez que loin d'y avoir trempé nous n'y avons même pas songé.

Cependant nous vous serions redevable de beaucoup si vous pouviez nous le faire connaître.

Autrement il s'offrirait à vos dépens une jubilation intérieure qu'une sage frayeur nous empêcherait de laisser percer au dehors.

Maurice GAUDRY



LA LAGER

Frontenac 'Bleu'

PLAIDOYER EN FAVEUR DU CIVISME

Seul le recul des années nous permet de juger de la valeur de nos institutions. En effet, aujourd'hui nous sommes en face d'une faillite, la faillite de la démocratie.

Tous les esprits inquiets et tourmentés cherchent les causes de la décadence de la civilisation. Les uns accusent la forme même de notre gouvernement qu'ils considèrent comme médiocre. Ces individus, avant que de naître aux idées, sont persuadés que la démocratie est une forme préjudiciable à la société. Ils manquent de souplesse sans doute pour ne point s'adapter aux institutions. Ils n'ont pas réfléchi, raisonné surtout. Ils ont acquis cette persuasion de leur milieu, milieu familial, milieu social ou milieu scolaire. Ils sont mal venus pour parler de démocratie. Il n'y a rien à faire avec de tels ratiocinateurs. Les autres plus avertis, mais la plupart manquant de discernement et de jugement, attribuent le désarroi actuel non pas à nos institutions mêmes, mais à mille causes aussi insanes les unes que les autres.

Certes je ne nie pas qu'il y ait des formes politiques supérieures et inférieures. Je ne nie pas non plus que les formes politiques favorisent l'éclosion d'œuvres philosophiques, scientifiques, littéraires et artistiques. Comme le disait Léon Daudet, je crois qu'il y a une correspondance entre le tonus littéraire et le tonus politique d'un siècle et je suis convaincu que la démocratie aurait eu une vie moins éphémère et aurait rendu plus de services à l'humanité, si on avait donné à tous une éducation civique.

Malheureusement, soit par inconscience, soit par ignorance, soit par mauvaise volonté, on a éliminé systématiquement toute éducation civique. On a donné parfois un enseignement anti-démocratique. Et ici je ne puis m'empêcher, en jetant un regard rétrospectif sur mes années de collège, d'observer avec tristesse qu'on donnait parcimonieusement des rudiments de science politique. Est-ce qu'on nous apprenait le mécanisme de notre Parlement? Oui, mais avec si peu de vie. Est-ce qu'on nous apprenait à aimer la démocratie? Est-ce qu'on nous montrait à en pouvoir tirer profit? Non.

Ce n'est pas un blâme particulier aux collèges du Québec qu'il faut adresser. Non. C'est un blâme général à toutes les maisons d'éducation de toutes les démocraties. On n'a jamais vu, ce me semble, figurer au programme des études l'enseignement du civisme. Et pourtant il aurait fallu que le civisme prit figure de chef dans notre enseignement. Il aurait fallu l'enseigner à l'école primaire, secondaire et sur une autre échelle dans nos universités. Je rends ici hommage à Monsieur Montpetit qui a été le premier à insérer au programme de l'École des sciences sociales, économiques et politiques l'enseignement du civisme. Il a compris l'importance de cette connaissance dans la bonne marche de l'humanité.

Il ne s'agit pas ici de se montrer démocratique ou anti-démocratique. Personnellement mes sympathies ne se portent pas vers la démocratie. Mais enfin la démocratie était et est encore notre forme de gouvernement. Puisque c'était ainsi, il fallait s'y adapter. C'est ce qu'a très bien compris M. Montpetit.

Il a remarqué, ce sociologue aux vues clairvoyantes, que tous les citoyens dans nos civilisations de masse où tous en général ont une éducation moyenne de beaucoup supérieure à celle des civilisations antérieures, il a remarqué, dis-je, que tous étaient appelés à la conduite de la chose publique. Et pour être gouvernant, encore faut-il connaître parfaitement les rouages de l'Etat, les lignes de force de chaque nation, ses déterminantes, ses aspirations, sa mission, ses qualités, tendances et défauts. Comment réaliser tout ceci sans un enseignement du civisme vivant.

Maintenant tout est fini. Il ne sert à rien de regimber pour regimber. Il faut profiter de l'enseignement cruel donné fatalement par les fautes des nations. Demain les nations se doteront d'institutions politiques et sociales. On les aimera ou on ne les aimera pas.

Qu'importe cet amour. Il faudra s'adapter coûte que coûte, en bon citoyen sage et réfléchi. Il faudra rabattre de ses idées. A nos maisons d'éducation d'enseigner aux jeunes que la famille et l'Etat leur confient la forme de notre gouvernement. Qu'elles nous fassent aimer notre régime, sans cependant jeter le mépris, comme sont portés à le faire les Anglo-Saxons, sur des formes de gouvernement supérieures aux nôtres. Qu'elles ne nous

laissent pas dans l'ignorance des possibilités et impossibilités de notre régime. Qu'elles nous éclairent. C'est leur fonction d'éclairer, de répandre la lumière dans la caverne de Platon où nous voyons et jugeons en aveugles. Qu'elles nous jettent à petits jets des parcelles de lumière politique afin de ne pas nous éblouir. Pour cela il faut donner un enseignement judicieux. Aux enfants de l'école primaire, il s'agira surtout de faire aimer nos institutions. Aux collégiens il faudra faire connaître les rouages de l'Etat. A l'Université il faudra étendre cet enseignement.

Plusieurs se demandent comment il se fait que j'attribue une telle importance à la politique. Eh bien! je le fais parce que de nos jours, dans les civilisations quantitatives où tous, quelles que soient nos institutions, nous sommes susceptibles de conduire

le char de l'Etat. Nous ne vivons plus au XVII^e siècle, au temps des civilisations qualitatives où le sens politique était l'apanage d'une caste aristocratique; où ce fluide (œil) politique se transmettait de famille en famille. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi.

Cet œil politique n'appartient à personne, ni à aucune clique. Nous naissons tous ou à peu près, de milieux sociaux égaux; nous recevons tous à peu près la même éducation. Même les nobles authentiques comme les enfants des grands chefs politiques actuels n'héritent plus de ce sens politique.

Pour conduire l'Etat il faut d'abord non seulement en connaître les rouages, mais aussi avoir une parfaite idée du génie de son peuple, de ses aptitudes et inaptitudes; du génie des peuples avec qui on entretient des

relations politiques, diplomatiques, économiques, commerciales et culturelles et enfin des lignes de force de chaque nation. Il faut aussi observer un certain traditionalisme. J'ose prononcer ce mot même s'il semble représenter à trop d'aveugles démocrates quelque chose de flou et d'irréel. Il existe ce mot. Et pour tabou ou ridicule qu'il soit pour les uns ou les autres, il ne cesse pas de représenter une réalité bien concrète qui fait que du "je m'enfichisme du traditionalisme" les peuples s'embarquent dans des aventures périlleuses qui les mènent vers la ruine.

Le jeune homme qui se destine à la politique doit avoir une idée de ces connaissances. Auparavant le jeune noble qui se destinait à la politique s'initiait à cet art dans les salons et surtout dans le milieu familial où à l'époque le père s'occupait personnel-

lement de l'éducation de son fils ou confiait à un politique averti la tâche de lui montrer les rudiments de la science du gouvernement. Il n'en est pas ainsi de nos jours. Même le politique le plus prévoyant et le plus expérimenté délaisse l'éducation de son fils qu'il confie à une maison d'éducation. Celui-ci privé du contact de son père, d'un précepteur, n'hérite d'aucune expérience gouvernementale et devant la conduite des affaires publiques il est aussi désarmé et ignorant de cet art que l'ouvrier travaillant dans les rues. Pour remédier à ce mal, c'est-à-dire pour faire de grands chefs politiques et des citoyens conscients de leurs devoirs et amoureux de leurs institutions, il faut créer des chaires de science politique et donner une place importante à l'enseignement du civisme.

Roger RACINE

"DAKAR"

Avant-poste des deux hémisphères par Emile Lengvel. Traduit de l'anglais par Georges Stren. Un volume de 294 pages, une carte et deux hors-texte. Prix: l'exemplaire \$1.50 — Par la poste \$1.60.

Ce livre vient à son heure, au moment où les Américains jettent dans la balance tout le poids de leur gigantesque effort de guerre.

La situation nouvelle, créée par l'arrivée inopinée des forces alliées en Afrique et la reprise du combat par les troupes françaises libérées, coïncide avec la foudroyante contre-offensive des armées russes et la déroute de l'AFRIKA CORP de Rommel.

Une recrudescence d'activité sur tous les fronts indique que l'heure de la décision est arrivée.

Vous trouverez dans "DAKAR" l'importance que représente cette ville tropicale dans les opérations militaires qui vont se dérouler dans les mois prochains.

Maîtres de Dakar, les Allemands auraient menacé les Amériques. Maîtres de Dakar, les Américains sont aux portes de l'Europe subjuguée.

Voilà pourquoi vous devez lire "DAKAR", qui vous éclairera sur l'importance vitale de ce bastion de l'Afrique, porte de l'ancien continent.

LA RARETÉ DE LA BIÈRE

LE 16 décembre 1942, le premier ministre du Canada annonçait que le gouvernement avait décidé de réduire la vente de la bière de 10% pour la période de douze mois commençant le 1er novembre 1942.

Comme il existe, à l'heure actuelle, une rareté de bière pour les consommateurs qui dépasse de beaucoup 10%, nous croyons que le public et les détaillants ont droit à une présentation complète des faits.

COMMENT 10% SONT PLUS QUE 10%

Comme le gouvernement annonça la réduction projetée dans le cours du deuxième mois après la mise en vigueur de l'ordre, les ventes pour novembre et décembre avaient déjà été faites conformément à la demande. (La consommation de bière par tête n'a pas augmenté de façon appréciable, mais le niveau très élevé de l'embauchage a naturellement fait s'accroître le nombre des consommateurs).

Pour que la réduction pour l'année se terminant le 31 octobre, 1943, se chiffre à 10%, il faudrait effectuer une réduction beaucoup plus forte pour les premiers mois de 1943. Ce "nivellement" est actu-

ellement en train de se faire, car c'est la seule façon possible d'exécuter les ordonnances du gouvernement.

DISTRIBUTION EQUITABLE POUR TOUS

Nous faisons tout en notre possible pour assurer une distribution équitable des quantités de bière disponible. Nous vous prions de ne pas oublier que ces nouvelles ordonnances ont été publiées sans avertissement préalable, au cours du deuxième mois après la date de leur mise en vigueur, de sorte qu'il n'a pas été possible de se préparer à l'avance.

Il n'y a véritablement pas au Canada de rareté dans les matières premières qui servent à la fabrication de la bière, celle-ci étant faite avec des ingrédients produits ici au pays et ne servant pas à l'effort de guerre. Mais cette annonce de réduction a été faite si tardivement, qu'il en a résulté une rareté sensiblement plus grande que la diminution dans les ventes que visaient à produire les ordonnances du gouvernement.

Nous regrettons cette situation et nous désirons assurer le public, ainsi que nos amis les détaillants, que nous faisons tout en notre pouvoir pour y parer, tout en les incommodant le moins possible.

THE NATIONAL BREWERIES LIMITED

administrant

BRASSERIE DAWES BLACK HORSE BRASSERIE DOW

BRASSERIES FRONTENAC LIMITEE — MONTREAL

BRASSERIE BOSWELL — QUEBEC